

PREMIÈRE EXHORTATION DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME A THÉODORE APRÈS SA CHUTE

1. «Qui donnera de l'eau à ma tête, une source de larmes à mes yeux ?» (Jer 9,1) C'est bien moi qui dois aujourd'hui tenir ce langage, et beaucoup plus que ne le devait jadis le Prophète. Il est vrai que je n'ai pas à déplorer comme lui la destruction d'un grand nombre de villes, l'extermination de nations entières, mais je pleure la perte d'une âme, dont le prix égale bien celui de ces nations, ou plutôt le surpasse. Un homme qui fait la volonté de Dieu, remporte sur mille pécheurs. Naguère vous l'emportiez donc sur cette foule innombrable de Juifs. Que personne dès lors ne me blâme si des gémissements plus profonds débordent de mon cœur, si l'amertume de mes plaintes ne se contente pas des expressions de Jérémie. Mes larmes ont pour objet, non la ruine d'une patrie, ni la captivité d'une nation coupable, mais bien la dévastation d'une âme sainte, le renversement et la profanation d'un temple où le Christ habitait. Peut-on avoir connu la beauté de votre âme, ravagée maintenant par l'ennemi de tout bien, peut-on avoir vu briller sa splendeur, sans pousser des soupirs et redire les lamentations du Prophète ? Peut-on apprendre que des mains barbares ont souillé le Saint des Saints, que tout est devenu la proie des flammes, les Chérubins, l'Arche, le Propitiatoire, les Tables de la loi, l'urne d'or renfermant la manne, sans verser des larmes de compassion ? Ce malheur, en effet, est d'autant plus lamentable que les symboles sacrés dont votre âme était enrichie, l'emportaient sur tous ces antiques symboles. Oui, ce Temple était plus auguste que celui-là. Ce n'est ni l'or ni l'argent, c'est la grâce de l'Esprit saint qui l'enveloppait de ses rayonnantes clartés; au lieu de l'Arche et des Chérubins, elle avait pour hôte le Christ avec le Père et le Paraclet.

Il n'en est plus de même aujourd'hui; cette âme présente l'image du désert, dépouillée qu'elle est de tout cet éclat et de toute cette beauté, n'ayant plus sa céleste parure et ses ornements divins; c'est une demeure qui n'offre plus de sécurité, qui n'a plus de garde pour la défendre, dont les portes sont enlevées, et qui s'ouvre de toutes parts à toutes les honteuses pensées qui donnent la mort à l'âme. Que l'esprit d'orgueil, ou d'impureté, ou d'avarice, ou tout autre esprit encore plus funeste y veuille pénétrer, que rencontrera plus d'obstacle. Auparavant, semblable au ciel, qui demeure à jamais fermé pour ces hôtes sacrilèges, la pureté de votre âme les tenait invariablement éloignés. Peut-être ceux qui voient maintenant sa dévastation et ses ruines, m'accuseront-ils d'exagération ou de mensonge. C'est là ce qui redouble ma douleur et mes plaintes, et je ne cesserai pas de pleurer que je ne vous voie rétabli dans votre beauté première. La reconquérir est une chose qui dépasse, à la vérité, toutes les forces de l'homme; mais il n'est rien qui ne soit possible à Dieu. C'est lui «qui relève de terre l'indigent abattu, qui fait sortir le pauvre de son fumier, afin de lui donner un trône parmi les princes, les princes de son peuple. C'est lui qui donne une maison à la femme stérile, devenue l'heureuse mère de nombreux enfants.» (Ps 112,7-9) Ne désespérez donc pas de revenir à une vie meilleure. Le diable a bien pu vous précipiter du sublime faite de la vertu dans le dernier abîme de la perversité : Dieu n'a-t-il pas assez de puissance pour vous ramener à votre liberté, pour vous rendre, non seulement tel que vous étiez, mais beaucoup plus heureux encore ? Ce que je vous demande, c'est de ne pas vous laisser abattre, de ne pas renoncer à l'espoir du salut, afin que vous ne subissiez par le sort des impies. Ce n'est pas la multitude des péchés qui jette dans le désespoir, c'est l'impiété s'emparant totalement d'une âme. Aussi Salomon ne dit pas indistinctement : «Quand un homme est descendu dans les profondeurs du mal il méprise; mais bien : Quand l'impie ...» (Pro 11,3)

En effet, ce n'est là que la maladie des impies, quand ils sont tombés au dernier degré de la malice. C'est ce qui ne leur permet pas de venir à résipiscence, de remonter au point d'où ils sont descendus. Cette pensée funeste pèse comme un joug accablant sur la tête de l'âme, la force à regarder constamment la terre, et l'empêche de reporter les yeux vers son Seigneur. Or il est d'un homme généreux et magnanime de briser ce joug, de repousser la main qui le lui impose, en redisant ces paroles du Prophète : «Comme les yeux de la servante sont fixés sur les mains de sa maîtresse, ainsi nos yeux sont fixés sur le Seigneur notre Dieu, jusqu'à ce qu'il nous ait accordé sa miséricorde. Ayez pitié de nous, car nous avons été comme inondés par le mépris.» (Ps 122,2-3) Voilà des enseignements vraiment divins, les dogmes d'une philosophie toute céleste. Nous avons été comme inondés de mépris, dit le Prophète, et des chagrins sans nombre se sont appesantis sur nous; mais nous ne cesserons d'élever nos regards vers Dieu, et jusqu'à ce qu'il nous ait accordé l'objet de nos prières nous continuerons à le prier. C'est le propre d'une âme généreuse, de ne pas se laisser abattre, de ne jamais désespérer, quelle que soit la grandeur de ses peines; de ne point s'éloigner de Dieu, alors même que ses prières seront demeurées bien souvent sans effet; d'insister enfin jusqu'à ce qu'elle ait obtenu ce qu'elle demande, comme s'exprime le bienheureux David.

PREMIÈRE EXHORTATION DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME A THÉODORE APRÈS SA CHUTE

2. Le diable nous jette dans des pensées de découragement, afin de déraciner de notre cœur l'espérance que nous avons en Dieu, cette ancre assurée, cet inébranlable soutien de notre vie, ce guide qui nous conduit dans le chemin du ciel, ce dernier gage de saint pour les âmes perdues. «C'est par l'espérance, dit Paul, que nous sommes sauvés.» (Rom 12,24) Elle est, oui vraiment elle est comme une forte chaîne qui descend du ciel, tient nos âmes suspendues, les attire peu à peu vers ces sublimes hauteurs, et les soustrait aux orages de la vie présente, pourvu qu'elles y restent fortement attachées. Celle qui, se laissant gagner par la mollesse, abandonne cette ancre sacrée, tombe aussitôt et périt engloutie dans les abîmes du mal. Le perfide ennemi ne l'ignore pas, et, dès qu'il nous voit accablés par la conscience de nos péchés, il se précipite alors et jette dans notre cœur des pensées désespérantes plus lourdes que le plomb; si nous les accueillons, nous sommes aussitôt entraînés par ce fardeau, nous abandonnons la chaîne qui nous soulevait et nous roulons au fond de cet abîme où vous voilà maintenant. Vous avez, en effet, rejeté la loi d'un maître plein de douceur et de bonté, pour accomplir tous les ordres d'un implacable tyran, ennemi juré de notre salut; vous avez brisé le joug suave, repoussé le fardeau léger, pour recevoir à leur place les fers honteux de l'esclavage; et de plus, vous avez suspendu la meule à votre cou. Où vous arrêterez-vous désormais, quand vous avez lancé votre âme infortunée sur cette pente, quand vous vous êtes soumis à une telle nécessité de tendre toujours en bas ? Cette femme qui venait de retrouver une drachme appelait ses voisins à partager sa joie. «Félicitez-moi,» leur disait-elle. (Luc 15,8) Pour ma part, je convoque aujourd'hui tous mes amis et les vôtres, mais dans une tout autre pensée; je ne leur dirai pas comme la femme de l'Evangile : Félicitez-moi; mais bien : Pleurez avec moi, confondons nos soupirs et nos plaintes, faisons entendre de communes lamentations. Nous venons de subir la plus affreuse de toutes les pertes. Ce n'est pas que de nombreux talents aient échappé de nos mains, ni des diamants d'un prix inestimable; un homme, mille fois plus précieux que tous ces trésors, qui naviguait avec nous sur cette vaste mer du monde, est tombé, je ne sais comment, de notre navire, et s'est englouti dans les profondeurs de l'Océan.

3. Si quelqu'un s'efforçait de m'arracher à mon deuil, je lui dirais en empruntant le langage du Prophète : «Laissez-moi, laissez-moi pleurer à mon aise; ne m'imposez pas de force vos consolations.» (Is 22,4) Je ne gémis pas des gémissements dont on puisse me reprocher l'exagération; ils sont tels que si Pierre ou Paul étaient à ma place, ils ne voudraient pas cesser de les faire entendre, ils repousseraient toute consolation. Qu'on accuse de faiblesse ceux qui pleurent cette mort dont tout le genre humain est tributaire; mais quand, au lieu du corps, c'est l'âme qui est morte, qui git percée de mille blessures, et qui dans le sein même de la mort, garde encore l'empreinte des nobles qualités qu'elle tenait de la nature, le reflet de la force et de sa beauté, quel est l'homme assez barbare, assez dénué de sentiment, qui préférerait de consolantes paroles aux lamentations et aux soupirs ? Pleurer dans ce cas c'est de la philosophie, aussi bien que s'en abstenir dans l'autre. Celui qui déjà touchait au ciel, qui se riait de la vanité des choses présentes, pour qui la beauté corporelle n'était qu'une statue taillée dans la pierre, qui méprisait l'or comme la boue, toutes les délices comme le fumier, nous l'avons vu tout à coup saisi par la fièvre d'une passion insensée, perdre sa force, sa vigueur et son éclat, devenir l'esclave de la volupté. Comment ne pleurerions-nous pas sa perte, dites-moi; comment cesserions-nous de gémir jusqu'à ce qu'il nous ait été rendu ? On n'a pas trouvé le secret ici-bas de briser les liens de la mort corporelle; et cependant elle est le sujet de larmes intarissables. C'est ici-bas seulement qu'on peut détruire la mort de l'âme; «car dans l'enfer, dit le Prophète, qui vous bénira, Seigneur ?» (Ps 6,6) Ne serait-ce pas une extrême folie, quand on voit les hommes pleurer avec tant d'obstination la mort corporelle de leurs proches, bien qu'ils n'ignorent pas que les larmes ne les rappellent pas à la vie, de ne pas manifester nous-mêmes une semblable désolation, sachant bien que nous pouvons espérer de voir revivre une âme frappée de mort ?

En effet, beaucoup à notre époque et du temps de nos pères, après être tombés de l'état de justice et s'être éloignés de la voie étroite, se sont relevés avec tant d'énergie que le présent jetait un voile sur le passé, qu'ils saisissaient la palme, ceignaient la couronne, étaient proclamés parmi les vainqueurs, et prenaient rang dans le chœur des saints. Tant qu'un homme demeure enfermé dans la fournaise des passions, on a beau lui présenter cent fois de tels exemples, la chose lui paraît toujours au-dessus de ses forces; mais s'il fait seulement quelques pas pour sortir de sa prison, à mesure qu'il s'avance, il sent de plus en plus diminuer la violence du feu qu'il a laissé derrière lui; et l'horizon qui s'ouvre devant ses pas lui apparaît plein d'une rosée rafraichissante, rayonnant d'espérance et de bonheur. Il importe seulement de ne pas se décourager, de ne pas mettre en doute la possibilité du retour; car celui qui n'y

PREMIÈRE EXHORTATION DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME A THÉODORE APRÈS SA CHUTE

croirait pas posséderait en vain la force la plus grande et le courage le plus ardent, tout cela lui serait inutile. Quand il s'est lui-même fermé la porte du repentir, quand il a désespéré d'entrer dans la lice, comment pourrait-il, au dehors, opérer un bien quelconque ? Aussi notre perfide ennemi ne néglige-t-il aucune manœuvre pour nous plonger dans de telles pensées : il n'a plus alors de peine à prendre, d'efforts à déployer pour nous vaincre. Abattus et gisants à terre, est-ce que nous avons encore la volonté de lui résister ? Celui qui peut une fois échapper à de semblables entraves, ne tardera pas à recouvrer ses premières forces, il ne cessera de combattre jusqu'au dernier soupir; alors même qu'il tomberait cent fois, cent fois il se relèverait pour accabler son ennemi. Au contraire, celui qui se trouve comme lié par des pensées de désespoir, dépouillé par là même de sa force, comment pourrait-il le surmonter ou lui résister, quand il ne songe qu'à prendre la fuite ?

4. Et ne dites pas que cela s'adresse uniquement à ceux qui n'ont commis que des fautes légères : donnez-moi le plus grand criminel, un homme rouvert de toutes les souillures, qui s'est rendu coupable de tout ce qui peut nous exclure du royaume des cieux, qui dès le principe comptait, non parmi les infidèles, mais parmi les serviteurs et les amis les plus agréables à Dieu; plus tard il sera devenu impudique, fornicateur adultère, voleur, ivrogne, séducteur, calomniateur et tout ce qu'il vous plaira d'imaginer en ce genre; eh bien, ce malheureux je ne l'approuverai pas s'il désespère, alors même qu'il aurait persévéré dans ses crimes et ses infamies jusqu'à la plus extrême vieillesse. Si la colère de Dieu était une passion, une maladie, on aurait raison de désespérer, puisqu'il ne pourrait alors éteindre les feux excités par tant de désordres; mais comme l'Être divin n'est pas sujet à de telles infirmités, s'il inflige un châtement, s'il exerce une vengeance, ce n'est pas sous l'impulsion de la colère, c'est par sollicitude et par amour pour nous qu'il agit de la sorte : soyons donc toujours inébranlables dans notre espoir et confions-nous au pouvoir de la pénitence. En effet, ce n'est pas pour lui-même qu'il punit ceux qui l'ont offensé, une telle nature n'ayant jamais rien à souffrir de nos outrages; il nous frappe en vue de notre bien, pour que la perversité ne nous entraîne pas dans un état plus déplorable, si nous venions à nous persuader qu'il voit le mal avec indifférence. Celui qui se dérobe à la lumière, ne nuit assurément pas à la lumière, c'est à lui-même qu'il nuit : ainsi l'homme qui repousse et méprise la Puissance infinie, ne lui porte aucune atteinte, mais attire sur sa propre tête le plus grand de tous les malheurs. C'est pour cela que Dieu nous menace constamment de ses vengeances, et parfois se venge en réalité : il ne défend pas alors sa propre cause, il n'a d'autre but que de nous ramener à lui. Le médecin n'est pas affecté, ne s'irrite pas des insultes inspirées par le délire; et cependant il ne néglige aucun moyen, il emploie toutes les ressources de son art pour que les malades ne se portent plus à de tels excès; ce qu'il se propose en cela, c'est leur bien, sans retour sur lui-même. Et toutefois, qu'ils semblent un peu recouvrer leur raison, et le voilà qui se réjouit, qui triomphe, il applique les remèdes avec une nouvelle ardeur : est-ce dans l'espoir d'obtenir la réparation des injures ? Non, c'est pour améliorer leur état, c'est pour leur rendre une santé parfaite. Ainsi fait Dieu par rapport à nous; quand nous sommes tombés dans une extrême démence, il n'est rien qu'il ne dise ou ne tente, non pour se venger de nos outrages passés, mais pour nous affranchir de notre maladie; et c'est là ce qu'une saine raison ne peut manquer de reconnaître.

5. Si quelqu'un néanmoins pouvait en douter, il nous est aisé de le lui démontrer par le témoignage des Ecritures. Qui fut jamais plus criminel que le roi de Babylone ? Il avait à tel point expérimenté la puissance de Dieu qu'il s'était prosterné devant son Prophète, en lui faisant offrir des dons et des parfums; mais, revenant ensuite aux folles inspirations de son orgueil, il fit jeter dans la fournaise ceux qui n'avaient pas voulu le préférer à Dieu. Et ce monarque si cruel, cet impie, qu'on prendrait plutôt pour une bête féroce que pour un homme, le Seigneur l'appelle à la pénitence et lui fournit de nombreuses occasions de se convertir : d'abord, le miracle même qui s'accomplit dans la fournaise; puis, la vision qu'il eut et que Daniel interpréta, vision capable de toucher un cœur de pierre; enfin, après ces avertissements donnés par les faits, le Prophète lui tient encore ce langage : «Ainsi donc, ô roi, que mon conseil vous soit agréable, rachetez vos péchés par des aumônes et vos iniquités par les bienfaits que vous répandrez sur les pauvres; peut-être alors vos prévarications vous seront-elles pardonnées.» (Dan4,24)

Que dites-vous, heureux interprète de la sagesse ? Après une telle chute; est-il possible de se relever ? Après une telle maladie, peut-on espérer la santé; le retour à la raison, après une semblable folie ? Mais ce roi s'était lui-même enlevé tout espoir en méconnaissant son créateur, celui dont il avait reçu la splendeur du diadème; et cela, quoiqu'il eût des preuves sans nombre de la divine puissance, quoique la providence du Seigneur eût tant de fois éclaté

PREMIÈRE EXHORTATION DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME A THÉODORE APRÈS SA CHUTE

sur lui-même et sur ses aïeux. Et plus tard, quand il avait déjà sous les yeux tant de signes éclatants de sagesse et de prescience, il vit se dissiper tout l'art des magiciens, tous les calculs des astronomes, toute la fantasmagorie des prestiges diaboliques, ce qui ne l'empêcha pas de tomber dans des excès encore plus grands que les premiers. Ce dont les sages de sa nation, ces Gazaréniens si vantés, n'avaient pu donner la signification, ce qu'ils avouaient l'emporter sur toute intelligence humaine, un jeune captif l'avait interprété, et, par un tel prodige, avait conduit le roi, non seulement à croire lui-même, mais encore à le proclamer à la face de tout l'univers. De telle sorte que s'il était antérieurement indigne de pardon pour n'avoir pas connu le vrai Dieu, il l'était beaucoup plus encore après le miracle accompli, après sa confession publique, après l'enseignement donné par lui-même à toutes les nations. S'il n'avait pas été persuadé que le Dieu de Daniel était le seul vrai Dieu, jamais il n'eût rendu de tels honneurs à son ministre, jamais il n'eût imposé de telles lois aux hommes. Et voilà cependant qu'après avoir ainsi confessé la vérité, il tombe de nouveau dans l'idolâtrie : celui qui s'était prosterné devant le serviteur de Dieu fut ensuite saisi d'une telle frénésie, qu'il fit jeter dans la fournaise les serviteurs de ce même Dieu, parce qu'ils avaient refusé d'adorer un simple mortel.

Qu'arriva-t-il ? Dieu frappe-t-il cet apostat comme il le méritait ? Bien au contraire, il lui donne des signes encore plus éclatants de sa puissance, et, sans être arrêté par une telle folie, s'efforce de le ramener aux sentiments qu'il avait déjà manifestés. Chose plus admirable : de peur que la grandeur des prodiges ne fût une raison de les révoquer en doute, il n'en opère aucun, si ce n'est dans la fournaise même que le roi avait fait allumer, et dans laquelle on avait jeté, par son ordre, les trois enfants chargés de liens. Éteindre la flamme eût été certes une chose assez merveilleuse, un prodige assez étonnant; mais ce Dieu si plein d'amour pour l'homme, pour inspirer plus de crainte à celui-ci, pour le pénétrer d'une plus vive frayeur et lui dessiller entièrement les yeux, fit quelque chose de plus grand et de plus merveilleux encore. Après avoir permis qu'on donnât au feu toute l'intensité désirée par le roi, il montra sa puissance non en détruisant les machinations des ennemis, mais en les rendant impuissantes, bien qu'il les laissât subsister. Et pour qu'en voyant ces enfants sains et saufs au sortir des flammes, on ne crût pas que ce n'était là que des flammes fantastiques, il permit que les ministres du roi en fussent dévorés, montrant de la sorte qu'on avait sous les yeux un feu véritable : eût-il consumé sans cela les matières qui lui servaient d'aliments et de plus les corps de ces hommes ? Mais rien ne résiste au pouvoir divin; la nature de tous les êtres obéit à celui qui les a tous tirés du néant : ici, après avoir saisi des corps corruptibles, la flamme les respecte comme s'ils eussent été incorruptibles, elle rend intacte dépôt qu'elle a reçu, elle le revêt même d'une splendeur merveilleuse. Tels qu'on voit les rois sortir de leurs palais somptueux, les enfants sortirent de la fournaise; personne alors ne daignait regarder le monarque, il était oublié; tous les regards se portaient vers ce divin spectacle. Ni le diadème, ni la pourpre, ni les autres ornements de la royauté n'avaient jamais captivé la foule des infidèles comme le faisait en ce moment la vue de ces trois fidèles serviteurs de Dieu, qu'on savait avoir longtemps séjourné dans les flammes, et qu'on en voyait sortir comme s'ils ne les avaient affrontées qu'en songe. Ce qu'il y a de plus inflammable en nous, je veux dire les cheveux; triompha de ces flammes dévorantes plus fortement encore que ne l'eût fait le diamant.

Là ne s'était pas arrêté le prodige : non seulement ils n'avaient eu rien à souffrir du feu dans lequel on les avait jetés; mais encore ils n'avaient cessé de parler au milieu de ce brasier. Nul n'ignore cependant que, lorsqu'on traverse les flammes, si l'on tient la bouche fermée, on peut les braver un instant; tandis que si l'on ouvre la bouche, l'âme est aussitôt chassée du corps. Eh bien, après tant de miracles, quand tout le monde, était dans l'étonnement, et les témoins de cette scène, et ceux qui ne l'avaient apprise que par l'édit royal, le monarque, qui en avait instruit les autres, demeure lui-même dans l'obstination, ou plutôt revient à sa perversité première. Et même alors Dieu ne le punit pas encore, il le supporte avec longanimité, s'efforçant de l'éclairer par un songe et par la voix du Prophète. Ces moyens n'ayant produit aucun amendement, la main du Seigneur s'appesantit enfin sur le monarque, non pour venger les prévarications passées, mais pour empêcher de nouveaux désordres, pour arrêter le coupable sur la pente du mal. Encore le châtiment n'est-il pas définitif : après avoir humilié cet homme pendant un petit nombre d'années, Dieu le rend à ses anciens honneurs; aucun mal réel n'est résulté de cette peine, mais au contraire le plus grand de tous les biens : le monarque put dès lors demeurer inviolablement attaché au Dieu véritable et faire pénitence des péchés qu'il avait commis.

6. Telle est la clémence du Seigneur envers les hommes : jamais il ne repousse un repentir sincère; serait-on parvenu au dernier degré de la perversité, si l'on aspire à rentrer

PREMIÈRE EXHORTATION DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME A THÉODORE APRÈS SA CHUTE

dans le chemin de la vertu, Dieu reçoit et presse sur son cœur le pécheur repentant, il n'est rien qu'il ne fasse pour le rétablir dans son premier état. Voulez-vous un signe d'amour plus touchant encore ? N'aurait-on pas fait une pénitence complète, il ne repousse pas un repentir à peine commencé, il le récompense même de la manière la plus magnifique. Nous le voyons clairement par le langage que le prophète Isaïe tient au sujet du peuple juif : «A cause de son péché, je l'ai contristé pour un peu de temps, je l'ai frappé, j'ai détourné de lui mon visage; et voilà que la tristesse s'est emparée de lui, qu'il a marché courbé sous le poids de la douleur : alors je l'ai guéri et je l'ai consolé.» (Is 57,17-18) Un autre témoin de cette vérité, c'est ce monarque impie que sa femme avait précipité dans le mal. Dès qu'il eut commencé de pleurer sur lui-même, dès que se couvrant d'un sac, il reconnut et condamna ses crimes, il attira tellement sur lui la divine miséricorde qu'il conjura tous les maux dont il était menacé. Dieu dit, en effet, au prophète Elie : «As-tu vu le repentir d'Achab en ma présence ? Je n'enverrai pas de fléau pendant son règne, puisqu'il a pleuré devant moi.» (III Roi 21,28)

Après celui-là, nous voyons encore Manassès, qui l'emporta sur tous ses prédécesseurs par sa démente et sa tyrannie, qui renversa le culte traditionnel, ferma le temple, fit fleurir de toutes parts l'idolâtrie, dépassa toutes les bornes de l'impiété; plus tard il fit pénitence, et Dieu le remit aussitôt au nombre de ses amis. Si, en considérant la grandeur de ses prévarications, il avait désespéré de changer de route et de vie, jamais il n'eût obtenu les biens qui lui furent accordés; mais, au lieu de regarder à la multitude de ses péchés, il eut devant les yeux l'immensité de la divine miséricorde. Rompant donc les chaînes du démon, il se leva, il combattit, il fournit heureusement sa course. Ce n'est pas seulement par les paroles qu'il adressait à ces hommes, c'est encore par celles qu'il inspirait à son prophète, que Dieu retranche de nos cœurs toute pensée de désespoir. «Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, nous dit le Psalmiste, n'endurcissez pas vos cœurs comme au jour de la tentation.» (Ps 94,9) Ce mot *aujourd'hui* peut s'appliquer à la vie entière, et, si vous le voulez, à la vieillesse elle-même; car ce n'est pas à la longueur du temps, c'est aux sentiments de l'âme que la pénitence doit être mesurée. Les Ninivites n'eurent pas besoin d'un grand nombre de jours pour effacer leurs iniquités; l'espace d'un seul jour leur suffit pour expier leur vie criminelle. Il ne fallut pas de longues prières au larron pour obtenir que le paradis lui fût ouvert; il ne lui fallut que le temps de prononcer une parole : en ce moment tous les désordres de son existence furent anéantis, il obtint avant les apôtres eux-mêmes la palme promise au vainqueur. Nous voyons également les martyrs obtenir de splendides couronnes, non par le travail de plusieurs années, mais par une épreuve de quelques jours, souvent même d'un jour seul.

7. Soyons donc toujours et partout pleins de confiance et de zèle. Si nous disposons notre conscience à détester nos fautes passées, il marcher dans une voie contraire avec toute l'ardeur que Dieu nous demande et nous prescrit, la brièveté du temps n'amoindrira pas notre récompense : que de fois les derniers n'ont-ils pas dépassé les premiers ? Ce n'est pas d'être tombé qu'on doit avoir le plus de peine, c'est de rester gisant à terre et de ne pas se relever; c'est de persévérer dans le mal et de couvrir avec des pensées désespérantes sa torpeur et sa faiblesse. Le prophète parle de ceux qui vivent ainsi quand il se pose cette question : «Celui qui tombe ne se relèvera-t-il donc pas, et celui qui s'égare ne reviendra-t-il pas au droit chemin ?» (Jer 8,4) Si vous nous demandez quels sont les hommes qui sont tombés après avoir été fidèles, à qui s'appliquent dès lors ces paroles, je vous répondrai que celui qui tombe est évidemment du nombre de ceux qui se tenaient debout, et non de ceux qui gisent à terre : comment feraient ces derniers pour tomber ?

A cela nous pouvons ajouter ce qui nous est dit par les paraboles, ou bien par des faits et des discours encore plus explicites. La brebis séparée des quatre-vingt-dix-neuf autres et que le bon Pasteur rapporte ensuite au bercail, ne nous représente pas autre chose que l'égarement et le retour des fidèles; car cette brebis n'est pas d'un troupeau différent, elle était avec les autres, sous la conduite du même berger; son égarement n'est pas ordinaire, elle erre à travers les montagnes et les bois; dans des sentiers détournés, bien loin de la voie droite. Le pasteur abandonne-t-il néanmoins cette brebis errante ? Nullement : il court à sa recherche, il la ramène sans l'accabler de reproches ou de coups; bien plus, il la rapporte sur ses épaules. De même que les médecins les plus habiles proportionnent leurs soins à la gravité de la maladie, usant, pour rétablir une santé dès longtemps altérée, non seulement des prescriptions de la médecine, mais parfois aussi d'une douce indulgence envers les malades; de même Dieu, pour ramener à la vertu des âmes profondément gâtées, ne leur imprime pas de violentes secousses, mais les attire doucement et par degrés, les traitant avec une patience inaltérable, de peur que la blessure ne s'agrandisse ou que les égarements ne se multiplient.

PREMIÈRE EXHORTATION DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME A THÉODORE APRÈS SA CHUTE

Cette parabole n'est pas la seule où cet enseignement soit renfermé; nous avons encore celle de l'enfant prodigue. Ce n'était pas là un étranger, c'était le fils de famille, le frère de celui qui demeura fidèle à ses devoirs. Il ne se rendit pas coupable d'une prévarication qui n'eût rien d'insolite; mais il tomba, pour ainsi dire, dans le dernier abîme du mal : riche, libre, noble, il devint plus misérable que ses propres serviteurs, plus à plaindre que les étrangers et les mercenaires. Il fut néanmoins rétabli dans son premier état, il recouvra la gloire qu'il avait perdue. S'il avait désespéré de lui-même, si, perdant courage dans le malheur, il était demeuré sur une terre étrangère, jamais il n'aurait reconquis les biens qui lui furent ensuite rendus; consumé par la famine, il aurait subi la mort la plus misérable. Mais il se repentit, il ne s'abandonna pas au désespoir, et du fond de la misère il revint à son ancienne splendeur; il fut revêtu d'une robe éclatante, il eut même des avantages dont ne jouit pas le frère qui n'était pas tombé : «Voilà bien des années que je vous sers, disait ce dernier à son père, sans avoir jamais transgressé vos ordres, et vous ne m'avez jamais donné un chevreau pour me réjouir avec mes amis; et quand votre fils qui est là reparait dans la maison, après avoir dévoré tout son patrimoine avec des femmes de mauvaise vie, vous tuez pour lui le veau gras.» (Luc 20,29-30) Tel est le pouvoir de la pénitence.

8. Ayant donc sous les yeux de si beaux exemples, ne demeurons pas ensevelis dans nos péchés, ne désespérons pas de notre conversion; mais disons, nous aussi : «J'irai vers mon père,» et rapprochons-nous de Dieu. Ce n'est pas lui qui s'éloigne jamais de nous, c'est nous qui nous éloignons de lui. Entendez-le vous dire : «Je suis le Dieu qui est proche, et non un Dieu qui est loin.»(Jer 23,23) Voici les reproches qu'il adresse à ses enfants par un autre prophète : «Ne sont-ce pas vos péchés qui ont établi une séparation entre vous et moi ? » (Is 9,2) Puisque c'est là ce qui nous sépare de Dieu, hâtons-nous d'enlever cette funeste barrière, qui rend tout accès impossible. Ecoutez encore ! des faits eux-mêmes, va ressortir le même enseignement. Chez les Corinthiens, un homme de distinction avait commis un péché tel qu'il n'était pas même nommé parmi les Gentils. Or, cet homme était chrétien, et l'un des familiers du Christ; quelques-uns prétendent même qu'il appartenait à la tribu sacrée. Que pensez-vous dès lors ? Paul le retranchera-t-il du nombre de ceux qui doivent espérer le salut ? Non, il n'en est rien; c'est lui, au contraire, qui reproche cent fois aux Corinthiens de n'avoir pas ramené ce pécheur à la pénitence, et, voulant nous bien montrer qu'il n'est pas de péché qui ne puisse être guéri, il revient à ce fidèle dont la corruption avait dépassé celle des Gentils, et voici comment il s'exprime : «Livrez un tel homme à Satan pour la destruction de la chair, afin que l'âme soit sauvée au jour de notre Seigneur Jésus Christ.» (I Cor 5,5) Mais c'est avant le repentir qu'il parle de la sorte, et lorsque le pécheur a fait pénitence : «Il suffit pour celui qui se trouve dans cet état, ajoute l'Apôtre, d'une représentation qui lui soit adressée par plusieurs.» (II Cor 2,6) leur écrit pour qu'ils le consolent, pour qu'ils accueillent son repentir, de peur qu'ils ne soient enlacés dans les filets de Satan.

Il agit de même à l'égard du peuple entier des Galates. Après avoir reçu la foi, opéré des miracles, surmonté de nombreuses tentations pour demeurer fidèles au Christ, les Galates étaient tombés; il les relève. Or, qu'ils eussent réellement fait des miracles, lui-même nous l'apprend en ces termes : «C'est lui qui nous a communiqué l'esprit, et qui, dans vous, accomplit des prodiges.» (Gal 3,5) Qu'ils aient souvent combattu pour la foi, il l'atteste également quand il dit : «C'est donc en vain que vous avez supporté tant de souffrances, si toutefois c'est en vain.» Et cependant, après tant de progrès dans la vertu, ils commirent un péché qui les séparait du Christ, un péché dont le même apôtre a prononcé cette sentence : «Voici que moi, Paul, je vous le dis, si vous recevez la circoncision, le Christ ne vous sera plus d'aucune utilité;» puis encore : «Si vous cherchez la justice dans la loi, vous êtes exclus de la grâce.» (Gal 5,2 et 4) Eh bien, après une telle chute, il les accueille encore avec tendresse, puisqu'il leur dit : «Mes petits enfants, que de nouveau j'enfante avec douleur jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous.» (Ibid., 9,19) il nous montre par là que la forme divine du Christ, alors même que nous sommes tombés dans la plus extrême corruption, peut de nouveau descendre en nous; «car Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais bien qu'il se convertisse et qu'il vive.» (Ez 30,11)

9. Convertissons-nous donc, ô mon frère, tête chérie, accomplissons la volonté de Dieu. Il nous a donné l'être et la vie pour nous communiquer les biens éternels, pour nous appeler au royaume des cieux, et non pour nous précipiter dans la géhenne, pour nous plonger dans le feu. Non, ce n'est pas pour nous, c'est pour le diable que l'enfer existe; le royaume, au contraire, a été préparé pour nous et nous a été donné primitivement pour héritage. Le Sauveur lui-même proclame cette double vérité; à ceux qui seront à sa droite, il dira : «Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde;»

PREMIÈRE EXHORTATION DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME A THÉODORE APRÈS SA CHUTE

puis, s'adressant à ceux qui seront à sa gauche : «Eloignez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel, préparé,» non pour vous certes, mais «pour le diable et ses anges.» Ce n'est donc pas pour nous que la géhenne fut constituée, mais pour le diable et ses anges; tandis que le royaume a été bien réellement préparé pour nous, en même temps que le monde a été créé.

N'allons donc pas nous rendre indignes d'entrer dans le palais nuptial : Tant que nous sommes ici-bas, eussions-nous commis des péchés sans nombre, nous pouvons les effacer tous en embrassant la pénitence; mais quand nous serons en présence de l'éternité, c'est en vain que nous exprimerons le plus profond repentir : nous aurons beau grincer des dents, verser des torrents de larmes, prier et gémir, personne qui daigne alors, même du bout du doigt, nous donner le plus léger rafraîchissement; nous entendrons ce qu'entendit jadis le mauvais riche : «Un abîme immense s'interpose entre vous et nous.» (Luc 16,16) Repentons-nous donc, je vous en conjure, tant que nous sommes dans la vie présente; rendons à notre divin Maître les hommages qui lui sont dus. Ce n'est que dans l'enfer qu'on peut désespérer de la pénitence; là seulement ce remède est inefficace et stérile. Encore une fois, tant que nous sommes sur la terre, la pénitence conserve tout son pouvoir, ne trouverait-elle place qu'aux dernières limites de la vie. Aussi n'est-il pas de moyen auquel le diable n'ait recours pour enraciner dans notre âme des pensées de désespoir; il sait que nos plus légers efforts pour revenir à la vertu ne demeureront pas sans récompense. Si donner un verre d'eau froide est une action qui ne peut manquer d'être récompensée dans l'avenir, le repentir des péchés que l'on a commis, alors même qu'il ne serait pas en rapport avec ces mêmes péchés, aura bien certainement sa rémunération. Aucun bien, quelque petit qu'il soit, ne sera dédaigné par le juge souverainement équitable. Si les fautes doivent être recherchées avec tant de soin que nous ayons à subir une peine pour les paroles et les pensées elles-mêmes, à combien plus forte raison nous tiendra-t-on compte des bonnes œuvres, grandes ou petites ? En supposant donc que vous ne puissiez pas encore revenir à votre ancienne ferveur, tâchez de vous soustraire, n'importe à quel degré, aux influences de votre maladie présente, aux séductions de l'impureté; et ce ne sera pas en vain que vous aurez travaillé. Faites en sorte au moins de commencer l'œuvre, efforcez-vous de rentrer dans la lice; tant que vous vous en tiendrez éloigné, le combat vous paraîtra difficile et pénible. Avant le moment décisif, les choses même les plus aisées et les plus abordables, semblent nous présenter toujours de grandes et nombreuses difficultés; mais quand nous les avons attaquées avec énergie, quand nous en faisons courageusement l'épreuve, la majeure partie du labeur s'est évanouie; la confiance se substituant à la frayeur et au découragement, dissipe nos hésitations pusillanimes, augmente la facilité du bien, corrobore nos espérances. Voilà pourquoi les perfides suggestions du démon hâtèrent la mort de Judas, de peur qu'une fois entré dans la voie du repentir, il ne remontât au point d'où il était tombé. Pour moi, dussé-je vous paraître énoncer un paradoxe, je vous dirai que le crime de cet apôtre n'est pas plus grand que le secours qui nous vient de la pénitence.

Je vous en prie donc, je vous en conjure avec instance, chassez de votre âme toute inspiration diabolique et recourez à ce moyen de salut. Si je vous ordonnais de remonter tout d'un coup à la hauteur de vos vertus passées, vous auriez raison de vous plaindre et de m'opposer la difficulté d'une telle entreprise; mais puisque je ne vous demande en ce moment que de ne pas ajouter à vos maux actuels, de vous lever et de prendre un chemin contraire, pourquoi donc hésitez-vous ? Pourquoi repousser mon conseil et vous rejeter en arrière ? N'en avez-vous pas vu plusieurs mourir au sein des voluptés, dans les vapeurs de l'ivresse, dans les puérités de la vie ? Où sont maintenant ceux qu'on voyait traverser l'Agora tout gonflés d'orgueil, escortés d'une suite nombreuse; ceux qui, vêtus de soie, exhalant l'odeur des parfums, nourrissant des parasites, vont toujours s'asseoir au premier rang dans les théâtres ? Qu'est devenu maintenant ce pompeux étalage ? Ils ont disparu sans retour ces repas somptueux, cette foule de musiciens, de courtisans et de flatteurs, ce rire qui n'avait pas de terme, ces mœurs efféminées, ces pensées vagabondes, cette vie plongée dans l'oisiveté, perdue de luxe et de mollesse ? Comment tout cela s'est-il évanoui ? Qu'en est-il de ce corps, naguère entouré de tant de soins, objet d'un véritable culte ? Allez à son tombeau; contemplez cette poussière, cette cendre, ces vers, l'horreur même de ce lieu, et donnez cours à vos gémissements et à vos larmes. Et plût à Dieu que le mal s'arrêtât à cette poussière; mais, de la tombe et des vers, que votre pensée se transporte à ce ver qui ne meurt pas, à ce feu qui ne s'éteint jamais, au grincement de dents, aux ténèbres extérieures, aux angoisses de l'éternité; souvenez-vous de la parabole de Lazare et du mauvais riche. Après avoir possédé tant de trésors et porté des habits de pourpre, ce dernier n'eut pas même une goutte d'eau pour adoucir ses fatales souffrances.

PREMIÈRE EXHORTATION DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME A THÉODORE APRÈS SA CHUTE

Les réalités d'ici-bas ne l'emportent nullement sur un vain songe. Ceux qui sont plongés dans les carrières ou qui subissent un châtement encore plus terrible, accablés qu'ils sont par ces rudes labeurs, succombant sous le poids de cette vie amère, se représentent parfois dans leur sommeil qu'ils sont au milieu des délices, que tous les biens affluent autour d'eux; puis, quand ils se sont éveillés, quelle reconnaissance peuvent-ils avoir pour de tels rêves ? C'est l'image de ce riche; il avait été dans l'abondance durant le temps de la vie, comme pendant un rêve; et quand il eut quitté ce séjour, il eut à souffrir les plus affreux supplices. Songez à cela, mettez les feux éternels en présence de ceux qui vous dévorent aujourd'hui, c'est-à-dire de vos passions, et dégagez-vous enfin de cette brillante fournaise. C'est en éteignant ces flammes impures, qu'on échappe à celles de l'avenir : celui qui n'en triomphe pas, n'en sera que plus violemment tourmenté à son départ de ce monde. Combien de temps voulez-vous jouir encore de la vie ? Je ne pense pas que vous ayez plus de cinquante ans à passer sur la terre, et vous toucherez alors aux dernières limites de la vieillesse; mais cela même n'est pas certain; nous qui ne sommes pas sûrs de vivre jusqu'au soir, comment pourrions-nous nous promettre un si grand nombre d'années ? Et ce n'est pas seulement le terme de la vie qui nous est caché; les changements qui peuvent survenir ne nous sont pas moins inconnus. Souvent la vie se prolonge jusqu'à l'âge le plus avancé; mais les plaisirs l'abandonnent en route; ils paraissent et disparaissent au même instant. Supposez même que votre vie soit aussi longue que vous le désirez, je veux bien le supposer avec vous; et qu'aucun changement ne se produira dans votre fortune : qu'est-ce que cela, je vous le demande, en comparaison des siècles éternels et des intolérables douleurs qu'ils vous réservent ? Ici-bas tout finit, le bien comme le mal, et cette fin ne se fait pas attendre. Après la mort, l'un et l'autre se mesurent aux siècles qui ne finissent pas, et nul ne saurait dire combien les choses de l'avenir diffèrent des choses présentes.

10. Quand vous entendez parler de feu, gardez-vous de croire que celui-là ressemble à celui-ci. Celui-ci dévore et consume tout ce qu'il saisit; mais celui-là brille à jamais ses victimes, ne se ralentit jamais, il est inextinguible. En effet, les pécheurs eux-mêmes doivent revêtir l'immortalité, non pour leur gloire, mais pour que le supplice leur soit un viatique éternel. Ce qu'il y a là de terrible, nulle parole ne pourrait l'exprimer; par l'expérience des petites choses, néanmoins, nous pouvons acquérir une certaine connaissance des grandes. Êtes-vous parfois dans un bain trop chaud, je vous prie de penser alors au feu de la géhenne. Êtes-vous brûlé par les ardeurs de la fièvre, transportez-vous en esprit dans les flammes de l'enfer : ce seront là pour vous autant de sources de lumière. Si le bain ou la fièvre nous fatiguent et nous tourmentent à ce point, quelles seront les impressions de notre âme quand nous serons tombés dans ce fleuve de feu qui court au pied de ce tribunal redoutable ? Oui, nous grincerons des dents sous le poids écrasant de ces châtements et de ces tortures, sans que personne puisse nous porter de secours; nous pousserons d'inconsolables gémissements sous les étreintes redoublées de la flamme, et nous ne verrons là qu'une solitude immense, uniquement peuplée par les tristes compagnons de nos peines. Qui dira les terreurs que ces ténèbres jetteront dans nos âmes ? Ce feu qui ne consume pas, n'éclaire pas davantage; car autrement où seraient les ténèbres ? Ce moment seul pourra nous révéler le trouble, la frayeur, l'abattement, la stupeur, qui seront notre partage. Là des tourments divers et sans nombre; une tempête de douleurs se déchaînera de toutes parts sur notre âme.

Si quelqu'un disait : Comment une âme pourra-t-elle supporter une telle complication de souffrances, subsister éternellement au milieu des supplices ? que celui-là considère ce qui le passe même ici-bas, comment des hommes supportent les plus graves maladies durant plusieurs années. Si même ils viennent à mourir, ce n'est pas l'âme qui se dissout, c'est le corps qui succombe; si celui-ci pouvait résister, l'âme ne cesserait pas de souffrir. Une fois donc que ce corps sera mis à l'abri de la corruption et de la dissolution, rien n'empêchera plus que la peine de l'âme ne dure éternellement. Sur la terre la violence et la durée d'un tourment sont deux choses incompatibles; l'une détruit nécessairement l'autre, par la raison que le corps qui de sa nature est sujet à la corruption, ne saurait les supporter réunies; mais quand sera venu le jour de l'immortalité, cette opposition cessera d'être, la violence aura fait alliance avec la durée, ces deux maux nous saisiront à la fois. Ne vivons donc pas en ce monde comme si la violence des tourments devait un jour en finir avec notre âme; car le corps lui-même ne pourra plus alors être exterminé, il partagera pour toujours les supplices de l'âme, il n'a pas une autre mort à espérer. Quelles sont donc les délices, quel est le temps que vous osez comparer à de telles tortures ? Prenez un siècle, deux, si vous le voulez. Qu'est-ce que cela en comparaison des siècles éternels ? Ce qu'est le songe d'une nuit par rapport à la vie entière, la rapidité des choses présentes l'est aussi par rapport à la stabilité des choses futures. Connaissez-vous

PREMIÈRE EXHORTATION DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME A THÉODORE APRÈS SA CHUTE

quelqu'un qui voudrait acheter un rêve agréable au prix des tortures de toute la vie ? Est-il un homme assez insensé pour accepter un marché de ce genre ?

Je n'attaque pas en ce moment la volupté. Je n'essaierai pas de vous dire quelle profonde amertume elle recèle : ce n'est pas là l'objet de mon discours; j'y reviendrai plus à propos quand une fois vous aurez brisé vos chaînes. Maintenant que vous subissez le joug, vous ne sauriez prendre au sérieux mes paroles, si je donnais à la volupté le nom de douleur. Mais quand, par la grâce de Dieu, vous aurez été délivré de cette maladie, alors vous en connaîtrez parfaitement la misère. Réservez donc ce sujet pour un temps plus favorable, je me borne à ce que je vous disais. J'admets que la volupté soit la volupté, que le plaisir soit le plaisir, qu'il n'y ait là rien de pénible, rien de blâmable; mais que dirons-nous, du supplice qui nous est réservé ? Après avoir ici-bas embrassé cette ombre vaine et cette image séduisante, que ferons-nous lorsque dans la réalité nous nous trouverons en face d'un supplice éternel; en songeant surtout qu'un instant eût suffi pour nous soustraire à de semblables tortures et nous faire acquérir les biens qui nous furent promis ? C'est l'œuvre de l'amour de Dieu pour les hommes, que nos combats soient de peu de durée, puisque la vie présente n'est qu'un moment en comparaison de la vie future; que nous ayons seulement à lutter un instant, un instant imperceptible, que tout soit fini sur la terre en un clin d'œil; tandis que nous serons à jamais couronnés dans le ciel. Voilà ce qui tourmentera les âmes des damnés : quel désespoir quand ils songeront qu'ils auraient pu tout réparer en peu de jours, et que par leur négligence ils se sont voués à des maux éternels ! Pour éviter un tel malheur, levons-nous, puisque nous sommes dans le temps propice, quand brille encore le jour du salut, quand la pénitence conserve tout son pouvoir. Notre lâcheté ne nous expose pas seulement aux maux dont nous avons parlé; elle nous en prépare d'autres et beaucoup plus graves encore. Je veux parler de ceux qui nous attendent dans la géhenne et que l'intelligence humaine ne saurait se représenter. La pensée d'avoir perdu les biens célestes cause à l'âme tant de douleur, la jette dans de si cruelles angoisses, qu'elles suffisent seules, alors même que les pécheurs n'auraient pas d'autre supplice, à tourmenter et désoler cette âme plus que toutes les autres peines de l'enfer.

11. Représentez-vous aussi l'état de la vie bienheureuse autant du moins qu'il est possible de se le représenter; car il n'est pas de parole capable de s'élever à cette hauteur. Par ce que nous en avons ouï dire, comme à travers des énigmes, tâchons néanmoins de nous en former une vague et faible idée. «La douleur aura fui, dit le Prophète, plus de tristesse ni de gémississement.» (Is 35,10) Quoi de plus heureux qu'une telle vie ? Là ne sont plus à craindre ni la pauvreté ni la maladie; nul qui blesse, nul qui soit blessé; nul qui provoque, nul qui soit provoqué; pas de colère, pas d'envie; aucune mauvaise concupiscence qui s'allume dans les cœurs, aucune sollicitude touchant les nécessités de la vie, aucune récrimination contre les magistrats et les princes; toutes les tempêtes des passions se sont apaisées, tout repose dans la paix, la joie et l'allégresse, tout est calme et serein, tout est joie, splendeur et lumière, non cette lumière du jour présent, mais une autre qui l'éclipse par son éclat, comme la lumière du soleil éclipse celle d'une lampe. Ni la nuit ni les nuages amoncelés ne viennent l'obscurcir; et cependant elle ne brûle ni n'enflamme les corps. La nuit ne succède pas au jour, on n'y connaît pas de crépuscule, ni la succession du froid et de la chaleur, ni les autres variations de la température. Cet heureux séjour diffère de tout ce que nous est connu, ceux-là seuls le comprendront, qui parviendront à le conquérir. Là point de vieillesse, aucune des infirmités qui l'accompagnent; tout ce qui conduit à la corruption en est totalement exclu; la gloire incorruptible y triomphe de toutes parts. Et, ce qui l'emporte sur tout le reste, on y jouit de la compagnie du Christ avec les anges, les archanges et toutes les puissances d'en haut.

Contemplez donc maintenant le ciel; transportez-vous par la pensée par delà le ciel lui-même : toutes les créatures y sont transformées; elles ne sont plus ce qu'elles étaient sur la terre, elles sont mille fois plus belles et plus éclatantes. Autant l'or est plus brillant que le plomb, autant l'éclat des choses futures l'emporte sur celui des choses présentes. Le bienheureux Paul l'avait dit : «La créature elle-même sera soustraite à l'esclavage de la corruption.» (Rom 8,21) Maintenant, sujette qu'elle est à la corruption, elle subit tous les maux qui s'attachent au corps; mais alors, affranchie qu'elle sera de toutes ces misères, elle offrira à nos regards une inaltérable beauté. Le temps des séditions et des luttes sera passé sans retour; dans la symphonie formée par le chœur des saints, nul désaccord entre leurs pensées, là règne une harmonie parfaite. Nous n'aurons plus à craindre le démon ni ses embûches; plus de géhenne à redouter, plus de mort, ni celle qui nous frappe ici-bas, ni l'autre, beaucoup plus terrible encore : toute crainte pareille aura disparu. Un enfant royal est d'abord élevé d'une manière simple, il est contraint au devoir par la peur et la menace, afin qu'il ne

PREMIÈRE EXHORTATION DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME A THÉODORE APRÈS SA CHUTE

dégénère pas sous une direction trop indulgente et qu'il ne se rende pas indigne de l'héritage paternel; mais quand une fois il est investi de la dignité royale, le voilà délivré de toute sujétion, il revêt la pourpre et le diadème, il marche entouré de gardes nombreux, il commande en toute liberté; il a chassé loin de son âme les pensées qui convenaient à l'humilité de son premier état, il est entré dans une vie nouvelle. Voilà ce qui doit arriver un jour à tous les saints.

Et n'allez pas croire que ce ne soit là qu'un vain étalage de paroles. Transportons-nous plutôt sur la montagne où le Christ s'est transfiguré; contemplons-le au sein de la splendeur qui l'entoure, splendeur qui n'est pas encore toute celle qui doit briller dans le siècle futur. Qu'il en ait réellement amoindri l'éclat, qu'il n'ait pas voulu se manifester dans toute sa gloire, les expressions mêmes de l'Évangéliste nous le montrent assez. Que dit-il, en effet ? «Il rayonne comme le soleil.» (Mt 17,2) Or la gloire des corps incorruptibles n'émet pas une clarté semblable à celle de ce corps corruptible, ni telle que des yeux mortels puissent la contempler; il faut des yeux incorruptibles et immortels pour en jouir. Sur la montagne, elle brilla devant les disciples choisis de telle sorte que leurs yeux n'en pouvaient supporter l'éclat, qu'ils furent accablés de sa puissance et tombèrent la face contre terre. Dites-moi, je vous prie, si quelqu'un vous introduisait dans une rayonnante demeure, dont tous les habitants seraient revêtus d'or et siègeraient sur autant de trônes; si vous aperceviez au milieu de cette assemblée un homme dont les habits et la couronne seraient uniquement formés de pierres précieuses; si l'on vous promettait enfin de vous assigner une place dans ces rangs glorieux, que ne feriez-vous pas pour arriver à la réalisation de cette promesse ? Ouvrez les yeux en ce moment même, et voyez un sublime théâtre occupé non par des hommes mortels, mais par des êtres revêtus d'ornements préférables à l'or, aux pierres précieuses, aux rayons du soleil, à toutes les splendeurs qui frappent ici-bas nos regards. Non, ce ne sont pas des hommes qui remplissent ce théâtre, mais des êtres incomparablement supérieurs, les Anges, les Archanges, les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Puissances. Quant au Roi, impossible de dire ce qu'il est; la parole et la pensée succombent devant sa beauté, l'éclat de sa face, sa splendeur, sa gloire, sa grandeur et sa magnificence. Nous priverons-nous de tant de biens, dites-moi, pour éviter quelques peines de courte durée ? Et quand bien même il faudrait subir mille morts chaque jour, supporter même les tourments de la géhenne pour obtenir de voir le Christ venir il nous dans sa gloire et de prendre place dans les rangs des saints, devrions-nous hésiter devant ces épreuves ? Écoutez ce que dit le bienheureux Pierre : «Il est bon pour nous d'être ici.» (Mt 17,4) Si cet apôtre, apercevant une obscure image des biens à venir, rejeta soudain de son âme tous les autres biens, pour embrasser le bonheur qui lui venait d'une telle vision, que dirons-nous quand la vérité même des choses nous sera révélée, quand, les demeures royales s'ouvrant devant nous, il nous sera donné de voir le Roi lui-même, non plus en énigme et comme à travers un miroir, mais face à face, non plus par la foi, mais par la vision claire et directe ?

12. Il y a certes beaucoup d'hommes qui, guidés par de fausses idées, se bornent à désirer d'être délivrés de la géhenne; pour moi, j'affirme qu'un châtement beaucoup plus terrible que la géhenne elle-même, c'est de ne pas arriver à cette gloire céleste; dans ma pensée, celui qui ne l'aura pas obtenue n'aura pas tant à déplorer les maux de l'enfer que la perte du royaume des cieux : de toutes les tortures, c'est là sans contredit la plus cruelle.

Dans le temps présent, s'il nous arrive de voir un roi se dirigeant, escorté d'une garde nombreuse et brillante, vers son palais, au milieu des amis qui prennent part à sa conversation, à ses conseils, à sa gloire, nous proclamons ces hommes heureux et nous nous regardons nous-mêmes comme malheureux, serions-nous en possession des plus grands biens : nous n'avons plus le sentiment de ce qui nous regarde, en voyant l'éclat dont les autres sont entourés, alors même qu'il nous sera démontré que tout cet éclat est illusoire, qu'il peut disparaître il chaque instant par les guerres, par les embûches et les manœuvres de l'envie, qu'il doit même être regardé comme un néant par sa nature propre, indépendamment de tous les dangers. Mais quand il s'agit du Roi de l'univers, de Celui qui possède, non pas une partie de la terre, mais le globe tout entier, bien plus, qui le renferme dans le creux de sa main, qui de cette même main mesure les cieux, qui supporte tous les êtres par le Verbe de la puissance, devant qui toutes les nations et toutes les créatures réunies ne comptent pour rien, ne sont qu'une salive impure; ne regarderons-nous pas comme le dernier des supplices d'être exclu du chœur glorieux qui l'entoure, et sera-ce un bonheur suffisant pour nous d'échapper simplement à la géhenne ? Une âme qui pense ainsi n'est-elle pas bien à plaindre ? Ce roi ne sera pas traîné sur un char d'or par des mules blanches, il ne portera pas la pourpre et le diadème, quand il viendra juger la terre. Comment viendra-t-il donc ? Écoutez les prophètes

PREMIÈRE EXHORTATION DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME A THÉODORE APRÈS SA CHUTE

qui le disent et le proclament, autant qu'il est possible à l'homme de l'exprimer. L'un d'eux parle en ces termes : «Dieu viendra dans tout son éclat, notre Dieu; et il ne se condamnera plus au silence; un feu dévorant le précédera, autour de lui régnera une violente tempête; du haut de son trône il convoquera le ciel et la terre pour faire le discernement de son peuple.» (Ps 49,3-4)

Isaïe nous représente en ces mots le châtiment lui-même : «Voici venir le jour du Seigneur, ce jour d'implacable fureur et de colère, pour transformer en désert toute la surface de la terre et pour en exterminer les pécheurs, Les étoiles du ciel, Orion lui-même, toutes les beautés du firmament auront perdu leur lumière; le soleil restera ténébreux à son lever et la lune n'émettra plus ses rayons. Je déchaînerai tous les maux sur l'univers, et je ferai retomber sur les impies leurs propres péchés; je couvrirai de honte les pervers et j'ai baisserai l'orgueil des superbes. Ceux qui resteront alors seront plus rares que l'or qui n'a pas vu le feu, et l'on fera plus de cas d'un homme que d'une pierre de saphir; car le ciel sera secoué et la terre tremblera jusque dans ses fondements, quand éclatera la colère du Seigneur, du Dieu Sabaoth, au jour de sa fureur toute-puissante.» Puis il ajoute : «Les portes du ciel s'ouvriront, et les fondements de la terre seront ébranlés; la terre sera plongée dans le trouble, consumée par le feu; elle éprouvera de vastes secousses et chancelera comme un homme ivre qui succombe dans l'orgie; elle sera secouée comme la fragile cabane qu'on élève dans un verger; elle croulera, elle ne pourra plus se relever; car elle aura fléchi sous le poids de ses iniquités. En ce jour Dieu étendra d'en haut sa main sur tous les ornements des cieus et sur tous les royaumes de la terre; on rassemblera toutes les réunions dont elle est peuplée pour les jeter dans une prison et les renfermer dans une citadelle.» (Is 24,19 et seq.) Malachie s'exprime à peu près de la même manière : «Voici que le Seigneur tout-puissant arrive, et qui pourra supporter le jour de sa venue, qui soutiendra la vue de sa gloire ? Il s'avance comme le feu qui fait bouillonner le creuset, comme la plante qui lave les souillures : Il siégera pour soumettre l'argent et l'or à l'action du feu.» (Mal 3,2-3) Plus loin, le même prophète dit : «Voici que le jour du Seigneur vient enflammé comme une fournaise, et il les embrasera. Et tous ceux qui l'ont abandonné, et tous ceux qui ont commis le mal seront comme des roseaux; le jour qui vient y mettra le feu, c'est la parole du Seigneur tout-puissant; il n'en restera ni branche ni racine.» (Ib., 4,1)

A son tour l'homme de désirs élève la voix : «Je voyais, et des trônes furent dressés, et l'Ancien des jours vint prendre place, son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux qui couvraient sa tête étaient semblables à une laine éblouissante. Son corps était entouré de flammes, les roues de son char étaient un feu dévorant; un fleuve de feu l'entraînait en marchant devant lui. Un million d'anges le servaient, et dix millions se tenaient en sa présence. Le jugement s'établit et les livres furent ouverts.» (Dan 7,9-10) Le même prophète avait dit : «Je voyais, dans une vision de la nuit; et sur les nuées du ciel s'avancait comme le Fils de l'Homme; il parvint jusqu'à l'Ancien des jours et se présenta devant lui. Il reçut l'empire, l'honneur et la puissance; et tous les peuples, toutes les tributs, toutes les langues obéissent à sa volonté. Sa puissance est une puissance éternelle, qui ne passera jamais, et son royaume ne sera jamais détruit. Mon esprit fut saisi d'horreur; c'est moi-même, Daniel, qui frémis de tout mon être, et les visions de ma tête m'ébranlaient tout entier.» (Ibid., 5,13-15) Alors s'ouvriront toutes les portes de la voûte céleste; bien plus, le ciel lui-même sera tout à coup enlevé. «Il sera roulé comme un livre.» (Is 34,4) Il disparaîtra comme les peaux d'une tente, comme un pavillon qu'on replie, mais pour faire place à quelque chose de plus beau. Alors tout sera rempli d'étonnement, de tristesse et de frayeur. Alors une crainte immense s'emparera des Anges eux-mêmes; et non seulement des Anges, mais encore des Archanges, des Trônes, des Principautés et des Puissances. «Les Vertus des cieus, est-il dit, seront ébranlées;» (Mt 24,29) et cela, parce que d'autres serviteurs du même Maître vont expier les péchés commis dans la vie présente,

Si, lorsqu'on instruit le procès d'une seule ville, à la vue de ces magistrats qui ne sont après tout que des hommes, tout le monde est frappé de terreur, sans en excepter ceux qui sont à l'abri du danger; quand c'est l'univers entier qui sera sur le point d'être jugé, et par quel juge ? Par un juge qui n'a besoin ni de témoins, ni de preuves, qui, sans aucun de ces secours, expose aux regards des hommes leurs actions, leurs paroles et leurs pensées, qui présente tout cela comme dans un tableau, dissipant toutes les ténèbres du péché, déchirant tous les voiles de l'ignorance, quelle est la vertu qui pourrait ne pas frémir et trembler ? Quand bien même il n'y aurait là ni feu dévorant tout sur son passage, ni légions angéliques armées pour la vengeance, quand bien même les hommes seuls seraient réunis, les uns pour être comblés d'honneur et de louanges, les autres pour être repoussés avec ignominie et privés de

PREMIÈRE EXHORTATION DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME A THÉODORE APRÈS SA CHUTE

voir la gloire de Dieu, selon cette parole : «Que l'impie disparaisse et ne voie pas la gloire du Seigneur;» est-ce que la perte d'un si grand bien ne tourmenterait pas l'âme des damnés beaucoup plus que tous les supplices de la géhenne ? Quelle est la grandeur de ce mal, c'est ce que la parole humaine ne saurait maintenant exprimer; mais alors la réalité même ne le montrera que trop. A ces tortures, ajoutez encore celles-ci : des hommes, la honte au front, se couvrant la tête, baissant les yeux vers la terre, seront trainés par le chemin qui conduit au feu, poussés vers les tourments, livrés à des puissances implacables; et cela, dans le temps même où sont couronnés, proclamés vainqueurs, élevés sur le trône tous ceux qui pratiquèrent le bien ici-bas, et qui, par leurs actions, se rendirent dignes d'une éternelle vie.

13. Voilà ce qui se passera dans ce jour; mais quelle est l'éloquence capable de nous représenter les choses qui doivent le suivre, le bonheur, la joie, le triomphe de vivre éternellement avec le Christ ? Non, les délices qui doivent inonder, le bien dont jouira une âme qui, rendue à sa propre noblesse, pourra librement contempler le Seigneur, rien ne saurait les exprimer. Cette âme est heureuse, non seulement des biens qu'elle possède à l'heure même, mais encore de la certitude où elle est qu'elle n'en sera jamais dépouillée. Une telle joie l'emporte, et sur toute parole, et sur toute pensée. J'essaierai néanmoins, autant que les petites choses peuvent servir à nous révéler les grandes, de vous en donner une obscure et faible image. Examinons ceux qui, dans la vie présente, possèdent tous les avantages de ce monde, les richesses, le pouvoir, la gloire : enorgueillis de leur bonne fortune, ils se persuadent volontiers qu'ils ne foulent plus la terre, et cependant les biens dont ils jouissent ne méritent pas même d'être regardés comme des biens : ces biens ne restent pas même en leur possession, ils s'envolent avec la rapidité d'un songe, et si parfois ils prennent quelque consistance, on n'en jouit après tout que pendant le temps de la vie, ils ne sauraient en dépasser les limites. Or, si de tels biens remplissent leurs possesseurs d'une si grande joie, que pensez-vous des transports qu'éprouveront les âmes qui, dans le ciel, entreront en possession de biens infinis, immuables, que rien ne saurait jamais leur ravir ? Ils ne l'emportent pas seulement par leur stabilité, ils l'emportent encore par leur grandeur et leur nature, à tel point que le cœur de l'homme ne saurait les comprendre. Ici-bas nous sommes comme l'enfant renfermé dans le sein de sa mère : resserrés dans l'étroit espace de ce monde, nous ne pouvons apercevoir la splendeur et la liberté du siècle à venir; mais quand sera venue l'heure de l'enfantement, quand ce monde rendra tous les hommes qu'il avait reçus, les déposant au pied du tribunal suprême, les avortons n'auront fait que changer de ténèbres, des angoisses du temps ils seront passés aux angoisses plus terribles encore de l'éternité; tandis que les enfants heureusement arrivés au terme, qui garderont l'empreinte et le caractère de leur royale extraction, seront amenés devant le Roi pour y remplir l'office dont les anges et les archanges s'acquittent envers le Dieu de l'univers.

Ne vous obstinez donc pas, ô mon ami, à faire disparaître complètement ces nobles caractères; efforcez-vous plutôt de les raviver, et de les faire briller d'un nouvel éclat. La beauté corporelle ne franchit pas les bornes que Dieu lui a données; mais la beauté de l'âme ne connaît pas ce joug de la nécessité, par la raison qu'elle est incomparablement supérieure : elle dépend toujours de la volonté divine et de notre volonté. Dans sa munificence envers les hommes, le Seigneur nous a fait ce don et cet honneur, que les petites choses, celles qui n'ont qu'une faible importance et dont la perte nous intéresse peu, sont soumises à ces lois inflexibles de la nature, tandis que nous-mêmes sommes les artisans des véritables biens. S'il nous avait rendus maîtres de la beauté corporelle, nous aurions été sans cesse préoccupés de soins superflus, tout notre temps aurait été absorbé par de vaines sollicitudes, et notre âme eût été laissée dans l'oubli. Aujourd'hui même, quand nous n'avons là-dessus aucun pouvoir, nous employons tous les moyens, nous avons recours à tous les stratagèmes, et, hors d'état de conquérir la véritable beauté, nous tâchons de nous donner une beauté passagère par des couleurs empruntées, par les artifices de la chevelure, par la forme des vêtements, en nous peignant les yeux et les sourcils, par toutes les inventions du luxe : quelle attention eussions-nous dès lors accordée à l'âme, s'il nous avait été donné de transformer à notre gré la beauté du corps ? Non, nous n'aurions pas eu certainement d'autre occupation, en supposant que notre pouvoir eût été jusque-là : tout notre temps aurait été consacré à couvrir une servante de mille ornements divers, tandis que la reine aurait été laissée comme une vile esclave dans la misère et l'abandon. Voilà pourquoi Dieu nous affranchissant d'une peine stérile, nous a formés pour un art plus utile et plus beau : celui qui ne peut rien pour faire passer le corps de la laideur à la beauté, peut donner à l'âme une beauté suprême, alors même qu'elle serait tombée dans une extrême laideur, lui communiquer tant de grâces et d'attraits qu'elle captive le cœur, non seulement des hommes justes, mais encore du Roi des cieux, de Dieu lui-même.

PREMIÈRE EXHORTATION DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME A THÉODORE APRÈS SA CHUTE

C'est de cette beauté que parle le psalmiste quand il dit : «Le roi aimera votre beauté.» (Ps 44,13)

Voyez ce qui se passe dans les antres de la corruption : Les femmes impudentes et difformes sont repoussées par les gladiateurs eux-mêmes, par les hommes qui font le métier de courir dans le stade ou de se battre avec les bêtes; s'il arrive, au contraire, qu'une femme belle, noble et modeste, ait été poussée là par le malheur, les hommes les plus distinguées par leur fortune ou leur position ne dédaignent pas de l'épouser. Or si le cœur humain est capable d'un tel sentiment de compassion, d'un tel mépris pour la gloire; s'il peut concevoir la pensée d'arracher à l'abjection une malheureuse victime, de la soustraire à ce joug honteux, de l'ennoblir par le mariage; de quel amour Dieu ne sera-t-il pas touché pour ces âmes que la tyrannie du démon a fait déchoir de leur ancienne noblesse dans le lupanar du monde présent ? Les prophètes nous offrent plusieurs exemples de ce genre, quand ils s'adressent à Jérusalem; car cette ville était tombée dans la fornication, et dans une fornication étrange, selon ces paroles d'Ezechiel : «Les autres courtisanes sont payées, et toi tu payais ta honte; on se conduisait à ton égard tout autrement qu'à l'égard des autres.» (Ez 16,33) Voici comment s'exprime Jérémie : «Tu t'asseyais, pour les attendre au passage, comme une corneille solitaire.» (Jer 3,2) Et cependant Dieu daigne encore appeler à lui cette femme si profondément déchue. En effet, si la captivité survint, ce ne fut pas tant un moyen de vengeance qu'un moyen d'amendement et de conversion. Si Dieu n'avait voulu que se venger, il n'eût pas ramené le peuple dans sa patrie, rétabli la ville avec plus de grandeur et d'éclat, relevé le temple de ses ruines. «La gloire de cette nouvelle maison sera plus grande, avait-il dit, que celle de la première.» (Ag 2,1) Puisque Dieu ne refuse pas le bienfait de la pénitence à cette nation tant de fois criminelle, à combien plus forte raison ne recevra-t-il pas sur son cœur votre âme, tombée maintenant pour la première fois ? Il n'est pas d'homme, non il n'en est pas tellement épris de la beauté corporelle, poussant même l'amour jusqu'à la folie, qui désire l'objet de son affection avec autant de zèle et d'ardeur que Dieu désire le salut de nos âmes.

Ce qui se passe chaque jour et le témoignage des divines Ecritures, nous le montrent d'une manière évidente. Lisez le commencement de Jérémie, prenez au hasard tous les prophètes, et vous verrez qu'après avoir éprouvé toutes les répulsions et tous les dédain, le Seigneur insiste encore et demande sans se lasser l'amitié de ceux qui s'étaient détournés de lui. Il le dit formellement lui-même dans l'Evangile : «Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu !» (Mt 23,37) Paul disait à son tour dans la seconde épître aux Corinthiens : «Dieu était dans le Christ pour se réconcilier le monde, ne reprochant plus aux hommes leurs péchés, il a mis en nous la parole de réconciliation. Nous sommes donc les ambassadeurs du Christ. C'est comme si Dieu vous exhortait par notre bouche. Nous vous en conjurons à la place du Christ, réconciliez-vous avec Dieu.» (II Cor 5,19-20) Représentons-nous que ces paroles nous sont adressées; car ce n'est pas l'infidélité seule, c'est aussi l'impureté de la vie qui produit cette fatale inimitié. «La sagesse de la chair, dit le même apôtre, est ennemie de Dieu.» (Rom 8,7) Renversons donc cette barrière, détruisons-la, anéantissons-la, afin d'arriver à l'heureuse réconciliation, afin d'être encore agréables aux yeux du Seigneur.

14. Je n'ignore pas qu'en ce moment vous êtes en admiration devant la beauté d'Hermione, qu'à vos yeux il n'y a rien de comparable sur la terre. Mais si vous le voulez, ô mon ami, vous l'emporterez sur elle par vos perfections et vos charmes, autant qu'une statue d'or l'emporte sur une statue d'argile. Si la beauté, quand elle affecte simplement le corps, éblouit et captive les regards de l'âme, que pourrons-nous lui comparer quand elle brille dans l'âme elle-même ? Qui pourrait dire ce qu'est alors la grâce et la beauté ? La beauté corporelle n'est pas autre chose que le flegme, le sang, l'humeur, la bile, c'est-à-dire le suc des aliments qui se décomposent. C'est bien là ce qui circule dans les yeux, les joues, tous les membres. S'ils ne reçoivent pas chaque jour cette substance qui provient des intestins et du foie, la peau se dessèche et se flétrit, les yeux s'affaissent, tout l'éclat du visage s'évanouit aussitôt. Par conséquent, si vous considérez au fond ce qu'est la beauté qu'on remarque dans des yeux brillants, dans un nez régulier, dans les traits du visage, dans la forme du corps, vous serez force de reconnaître que toute cette beauté corporelle n'est qu'un sépulcre blanchi, tant elle recouvre de corruption et d'ordure. Voyez un linge souillé de crachats et d'humeurs, vous ne voudriez pas le toucher du bout des doigts, vous n'osez pas même le regarder; et voilà cependant que vous êtes en extase devant l'impur réceptacle de toutes ces choses, devant cette infirmité collective !

PREMIÈRE EXHORTATION DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME A THÉODORE APRÈS SA CHUTE

Telle n'était pas votre ancienne beauté; elle s'élevait au-dessus de celle-là autant que le ciel s'élève au-dessus de la terre. Que dis-je ? elle éclipsait même le ciel par sa nature et sa splendeur. Personne n'a jamais vu une âme dépouillée de son enveloppe matérielle. J'essaierai néanmoins de vous donner une idée de sa beauté, en prenant mon point de départ dans des puissances d'un ordre supérieur. Ecoutez plutôt l'impression que l'éclat de ces puissances produisait sur l'homme de désirs. Voulant nous faire connaître leur beauté et ne trouvant pas dans le corps un terme de comparaison, il a recours à l'éclat des métaux, et, non content même de cela, il prend pour exemple le rayonnement de la foudre. Et, bien qu'elles n'aient jamais montré leur pure substance à découvert, qu'on ne puisse les entrevoir que dans une obscurité profonde et comme à travers les voiles de la nuit, elles ont cependant brillé d'une assez vive lumière pour qu'on puisse pressentir ce qu'elles seront un jour quand tous les voiles auront disparu. C'est également là ce que nous devons penser de la beauté de l'âme. «Ils seront comme des anges,» dit le Seigneur en parlant des élus. A ne considérer même que les corps, leurs éléments les plus légers et les plus subtils, ceux qui sont emportés et remontent vers les choses incorporelles sont de beaucoup plus précieux et plus admirables que les autres. Le ciel est plus beau que la terre, le feu l'emporte sur l'eau, les étoiles éclipsent la beauté des pierres précieuses; nous admirons l'arc-en-ciel plus que les violettes, les roses et toutes les autres fleurs qui s'épanouissent sur la terre. Et si vous pouviez, après tout, contempler des yeux du corps la beauté de l'âme, vous prendriez en pitié toutes ces beautés matérielles, tant elles sont impuissantes à nous représenter la forme ravissante de cette substance spirituelle.

Ne négligeons donc pas ce trésor, je vous en conjure, ne repoussons pas un semblable bonheur; nos espérances chrétiennes nous donnent un facile accès à cette immortelle beauté. «Ce rapide instant d'une tribulation légère nous constitue, dans les hauteurs des cieux, un poids immense de gloire éternelle, alors que nous contemplons, non les choses qui se voient, mais celles qui ne se voient pas; car celles-là n'ont qu'un temps et celles-ci subsisteront à jamais.» (II Cor 4,17) Si les tribulations que vous connaissez, l'heureux Paul a pu les appeler légères, en détournant ses regards des choses visibles, combien plus vous serait-il aisé de vaincre la passion ? Nous ne venons pas vous appeler à braver les dangers, à mourir chaque jour, à supporter incessamment de nouvelles blessures, les verges, les fers, la haine de l'univers entier, l'inimitié de vos proches, des veilles prolongées, de lointains pèlerinages, la fureur des flots, les attaques des voleurs, les embûches, de la famille, les douleurs que vous causent les amis; nous ne vous imposons ni la faim, ni le froid, ni la nudité, ni le feu, ni la tristesse, qu'elle provienne de nos malheurs ou des malheurs d'autrui. Non, nous ne vous demandons rien de pareil; nous vous conjurons uniquement de vous arracher à votre fatale servitude et de revenir à votre ancienne liberté; souvenez-vous, et des châtiments auxquels la passion vous expose, et des récompenses que méritait naguère votre vertu. Que les infidèles ne soient pas touchés par la pensée de la résurrection, qu'ils n'y puisent aucun sujet de crainte, certes cela ne doit pas nous étonner; mais que nous, qui croyons à la réalité des choses futures encore plus qu'à celle des choses présentes, trainions une vie si misérable et si tourmentée; qu'un tel souvenir nous laisse entièrement insensibles et que nous soyons tombés dans une si profonde incurie; certes il y a là quelque chose qui tient de la démence. Si nos actions, à nous qui possédons la lumière de la foi, ne diffèrent pas de celles des infidèles; bien plus, si nos sentiments sont encore moins élevés, – car combien de vertus humaines qui brillent encore parmi eux ! – quelle consolation, quelle indulgence même pouvons-nous espérer ? On voit beaucoup de marchands, après avoir subi les désastres du naufrage, conserver encore toute leur énergie, bien que ce malheur fût causé, non par leur imprudence, mais par la force des éléments; et nous qui sommes en droit d'arriver à l'heureux terme, puisque nous savons, à n'en pas douter, que ni le naufrage, ni une perte quelconque ne saurait nous arriver malgré nous, ne mettrons-nous pas la main à l'œuvre ? ne reprendrons-nous pas le céleste négoce que nous avons commencé et resterons-nous là les bras croisés dans l'inaction la plus honteuse ? Et plutôt à Dieu que cette inaction fût absolue et que nous n'agissions pas contre nous-mêmes, ce qui met le comble à notre folie ? Supposez un athlète qui, laissant de côté son antagoniste, tournerait ses coups contre lui-même, se meurtrirait la tête et le visage, dites-moi, ne le rangerions-nous pas au nombre des insensés ?

Le diable nous a supplantés et nous a terrassés; hâtons-nous de nous relever et prenons garde qu'il ne nous entraîne plus loin; ne nous jetons pas de nous-mêmes dans le mal; aux blessures qu'il nous a faites, n'ajoutons pas de nouvelles blessures. Le saint roi David tomba dans le même précipice où vous êtes tombé, il tomba même dans un autre, il devint homicide. Quoi donc, resta-t-il étendu par terre ? ne fut-il pas aussitôt debout, prêt à recommencer courageusement la lutte contre son ennemi ? Il en triompha même d'une

PREMIÈRE EXHORTATION DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME A THÉODORE APRÈS SA CHUTE

manière si complète que, même après sa mort, il demeura le protecteur de sa race. Salomon s'était flétri par les plus honteuses bassesses, il avait mille fois mérité la mort; mais à cause de David son royaume demeura intact. C'est ce que Dieu déclare en ces termes : «Je déchirerai, oui, je déchirerai ton royaume, je l'arracherai de ta main et je le donnerai à ton serviteur. Durant les jours de ta vie, néanmoins, je n'exécuterai pas cette menace,» Pourquoi ? «A cause de David ton père; mais je retirerai le royaume des mains de ton fils.» (III Roi 11,11) Ézéchiàs voyait sa puissance dans le plus extrême danger, tout juste qu'il était et Dieu lui promit de le secourir à cause du chef auguste de sa race.

«Je protégerai cette ville, dit-il, et je la sauverai à cause de moi et à cause de David mon fils.» (IX Roi 19,34) Voilà quel est le pouvoir de la pénitence. Or, David avait pensé, comme vous le pensez aujourd'hui, que Dieu ne saurait être apaisé, s'il s'était dit en lui-même : Dieu m'avait comblé des plus grands honneurs, il m'avait mis au nombre de ses prophètes et à la tête de son peuple, il m'a délivré d'innombrables périls, et maintenant, qu'après tant de bienfaits je suis tombé; j'ai commis les derniers crimes, puis-je espérer me le rendre de nouveau propice ? si telles eussent été ses pensées, non seulement il n'eût jamais accompli le bien qu'il fit dans la suite, mais encore il aurait perdu celui qu'il avait fait jusque-là.

15. Les blessures corporelles ne sont pas les seules à causer la mort, quand elles sont négligées; il en est de même des blessures de l'âme. Et pourtant nous en sommes venus à ce point de folie de nous occuper des premières avec la plus vive sollicitude, tandis que nous ne faisons aux secondes aucune attention. Souvent le corps sera atteint de quelque maladie incurable, sans que pour cela nous perdions espoir. Les médecins ont beau nous répéter continuellement que les remèdes ne peuvent rien contre le mal, nous ne laissons pas que d'implorer avec instance au moins un petit soulagement. Mais s'agit-il des maladies de l'âme, dont aucune n'est sans remède, parce qu'elles ne sont pas sous le coup de la fatalité des lois de la nature, nous montrons aussi peu de zèle et de courage que s'il s'agissait de maux qui nous seraient étrangers. Ainsi, là où la nature de l'affection nous interdit toute espérance, nous déployons la plus grande activité, comme si nous étions fondés à compter sur le retour de la santé; là, au contraire, où rien ne motive le découragement, nous désespérons du succès et nous ne faisons aucun effort, tant l'idée que nous nous formons de l'importance du corps au détriment de l'âme a d'exagération ! Et voilà pourquoi nous ne parvenons même pas à sauver le premier. Mépriser ce qu'il y a de principal, et concentrer toute son activité sur ce qu'il y a de secondaire, c'est compromettre gravement les intérêts de l'une et de l'autre de ces choses. Observer l'ordre convenable, s'occuper sérieusement de ce qu'il y a de plus important, alors même qu'on négligerait ce qui ne vient qu'en seconde ligne, c'est assurer du même coup et le salut de cette chose-ci et le salut de celle-là. Le Christ nous l'atteste lui-même dans ces paroles : «Ne craignez point ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme. Craignez plutôt celui qui peut précipiter dans l'enfer le corps et l'âme tout ensemble.» (Mt 10,28)

Eh bien, vous avons-nous persuadé qu'il n'y a jamais lieu de regarder les maux de l'âme comme incurables et de n'en plus désespérer la guérison, ou bien serait-il besoin de nouveaux raisonnements ? Dussiez-vous désespérer mille fois de vous-même, pour nous, jamais nous ne désespérerons de vous, jamais nous ne concevrons un sentiment que nous condamnons en autrui quoiqu'il y ait de la différence entre désespérer de soi-même et désespérer du prochain. Celui qui désespère du prochain obtiendra aisément son pardon; pour celui qui désespère de lui-même, il en sera tout autrement. Comment cela ? C'est que le repentir et la ferveur du prochain ne dépendent de nous en aucune façon, et qu'il est seul le maître et l'arbitre de ses actes. Nous ne désespérerons donc jamais de vous, fussiez-vous plongé dans l'excès de l'abattement. J'espère, oui, j'espère qu'un jour vous reprendrez le chemin de la vertu, que vous retournerez à votre vie d'autrefois. Ecoutez ce qui va suivre. Le prophète dénonçait hautement cette terrible sentence aux habitants de Ninive : «Encore trois jours, et Ninive sera détruite.» (Jon 3,4) Les Ninivites ne perdirent pas pour cela courage. Quoiqu'ils ne fussent point assurés de fléchir la colère divine, quoique la voix du prophète leur indiquât plutôt le contraire, car la sentence ne contenait aucune restriction, et s'exprimait dans les termes d'un décret formel; néanmoins ils se résolurent à faire pénitence. «Qui sait, se dirent-ils à eux-mêmes, si Dieu ne reviendra pas sur ses pas, s'il ne se laissera pas apaiser, s'il ne suspendra pas le cours de sa fureur et de sa colère, en sorte que nous ne périssons pas ? Et Dieu considéra leurs œuvres; et, voyant qu'ils étaient sortis de leurs voies criminelles, il revint sur la sentence dont il les avait menacés, et il ne la mit pas à exécution.» (Jon 3,9-10)

La conduite intelligente que tinrent ces ignorants et ces barbares, nous devons à plus forte raison la tenir, nous qui avons été instruits par des enseignements divins, et qui avons vu, soit en paroles, soit en action, une infinité d'exemples de cette nature. «Mes conseils ne

PREMIÈRE EXHORTATION DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME A THÉODORE APRÈS SA CHUTE

sont pas vos conseils, mes voies ne sont pas vos voies, dit le Seigneur. Autant le ciel est éloigné de la terre, autant mes pensées sont éloignées de vos pensées et mes conseils de vos conseils.» (Is 55,8-9) Nous-mêmes, lorsque nos serviteurs, après avoir commis quelque faute, nous assurent qu'ils se corrigeront, nous les recevons en grâce, nous les réintégrons dans leurs premières charges, et quelquefois nous allons jusqu'à leur témoigner une plus grande confiance. Or, certainement, Dieu en agira ainsi envers vous. S'il nous eût créés pour nous accabler de ses châtiments vous auriez raison de vous livrer au désespoir et de douter de votre salut; mais, puisqu'en nous créant il n'a suivi d'autre inspiration que celle de sa bonté, puisqu'il nous a destinés à d'éternelles délices, que tel a été le but de ses œuvres et de sa conduite depuis le premier jour de notre existence jusqu'au jour présent, quel motif légitimerait un pareil sentiment ? Est-ce parce que nous l'avons extrêmement irrité, irrité comme nul homme ne l'avait fait jusqu'à nous ? Eh bien, c'est principalement pour cela qu'il nous faut quitter le chemin où nous marchons, faire pénitence du passé et changer complètement notre manière de vivre. Nos forfaits, quels qu'ils soient, ne l'irriteront jamais autant que l'irriterait la résolution de ne point changer à l'avenir. Car, avoir péché, c'est faiblesse purement humaine; mais, s'opiniâtrer dans le mal, ce ne serait plus de la faiblesse humaine, ce serait une perversité satanique. Voyez la différence de la flétrissure que le Seigneur inflige à l'une et à l'autre de ces choses par l'organe de son prophète : «Je lui dis, après qu'elle eut commis toutes ces abominations : Reviens à moi; et elle n'est point revenue.» (Jer 3,7) Dans un autre endroit, pour nous montrer avec quelle ardeur il désire notre salut, ayant oui son peuple promettre, après de nombreuses prévarications, de suivre désormais la voie droite, il s'écrie : «Oh ! qui mettra dans leurs cœurs la résolution de me craindre et d'observer mes commandements tous les jours de leur vie, afin qu'ils soient heureux à jamais, eux et leurs enfants !» (Dt 5,29) «Et maintenant, ô Israël, disait Moïse à ce même peuple, le Seigneur Dieu, que te demande-t-il autre chose, sinon de craindre le Seigneur ton Dieu, de marcher dans toutes ses voies et de l'aimer ?» (Dt 10,12) Comment un Dieu qui réclame ainsi notre amour, qui fait tout pour l'obtenir, qui n'a même pas épargné son fils unique, tant il nous a aimés, à qui notre conversion est toujours une chose si agréable, comment, dis-je, n'accueillerait-il pas le pécheur pénitent et ne le comblerait-il pas de caresses ? Ecoutez ce qu'il fait dire à son prophète : «Avouez le premier vos iniquités, et vous serez purifié.» (Is 43,26) S'il nous impose cette obligation, c'est pour que nous l'en aimions davantage. Un ami abreuvé d'outrages par celui qu'il aime, ne lui retire pas pour cela son affection : il ne s'efforcera de rappeler ces outrages que pour montrer à son ami la vivacité de son amitié, et pour donner une nouvelle force au lien qui les unit. Si l'aveu de nos fautes nous remplit de tant de consolation, nous en goûterons beaucoup plus encore en travaillant à les effacer par nos œuvres. Si les choses n'étaient point de la sorte, si, une fois que nous sommes sortis de la voie droite d'insurmontables obstacles nous empêchaient d'y rentrer, un très petit nombre d'hommes pourraient seulement arriver au royaume des cieux. Or nous trouvons cependant des personnages qui, après leur chute, n'en ont brillé que d'un plus vif éclat. Les hommes qui se sont précipités avec impétuosité dans le mal, porteront la même ardeur dans le bien, d'autant plus qu'ils n'ignoreront pas la grandeur de leurs dettes. C'est le Christ qui nous l'apprend dans ces paroles qu'il adressait à Simon, à propos de la femme pécheresse : «Tu vois cette femme ? lui dit-il. Je suis entré dans ta maison; tu ne m'as pas donné de l'eau pour laver mes pieds; mais cette femme a arrosé mes pieds de ses larmes, et elle les a essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as pas donné de baiser, mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de baiser mes pieds. Tu n'as point répandu de l'huile sur ma tête, et elle a répandu sur mes pieds des parfums. C'est pourquoi je te dis : Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Celui à qui il est moins pardonné aime moins. Puis il dit à la femme : Vos péchés vous sont remis.» (Luc 7,44-48)

16. Aussi le démon, sachant que les grands pécheurs, quand ils seront convertis, déploient une admirable générosité, parce qu'ils comprennent la gravité de leurs erreurs passées, craint extrêmement qu'ils ne commencent à revenir sur leurs pas. Cette démarche une fois faite, rien ne les arrête plus ensuite : dévorés du feu de la pénitence, ils rendent leur âme plus pure que l'or le plus pur, et, sous l'impulsion de leur conscience et du souvenir de leurs anciennes prévarications, comme sous l'impulsion d'un vent impétueux, ils voguent à pleine voile, vers le port de la vertu. C'est en quoi ils l'emportent sur ceux qui ne sont jamais tombés; ils déploient beaucoup plus d'énergie, pourvu, comme je le disais il n'y a qu'un instant, qu'ils aient commencé à mettre la main à l'œuvre. Le point le plus coûteux et le plus difficile est d'en venir à marcher résolument dans la voie, à s'engager dans le vestibule de la pénitence, à repousser et à renverser l'ennemi qui, en ce moment, redouble d'efforts et de

PREMIÈRE EXHORTATION DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME A THÉODORE APRÈS SA CHUTE

violence. Après une première défaite, il ne montrera plus la même fureur : comme nous l'aurons vaincu là où il jouissait de tous ses avantages, nous n'en concevrons que plus d'ardeur, et nous n'en éprouverons que plus de facilité à parcourir cette belle carrière. Ainsi donc, revenons sur nos pas; reprenons notre course vers cette cité des cieux à laquelle notre nom appartient, à laquelle nous ne pouvons renoncer sans crime. Le désespoir, en effet, n'est pas seulement funeste en ce qu'il nous ferme la porte de cette patrie et nous mène à un mépris et à une négligence plus marquée, mais de plus en ce qu'il nous anime d'une folie satanique. N'est-ce pas de cette manière que le démon est devenu ce qu'il est aujourd'hui ? n'a-t-il pas commencé par le désespoir, et n'est-ce pas le désespoir qui l'a précipité dans son état actuel de folie ? Dès qu'une âme s'est mise à désespérer de son salut, elle ne sent plus la raideur de la pente sur laquelle elle est entraînée, et toutes ses paroles, toutes ses actions la rapprochent de sa ruine. Semblables à ces insensés qui, ayant perdu toute idée saine, ne redoutent plus rien, ne rougissent plus de rien, et fallût-il s'élancer au milieu du feu et de la mer, ou du haut d'un précipice, ne reconnaissent plus de bornes à leur aveugle témérité; les cœurs gagnés par la folie du désespoir n'acceptent plus de frein, tournent sans cesse dans un cercle d'iniquités, et, à moins que la mort ne survienne et ne les délivre de cette fureur et de cette frénésie, ils se font à eux-mêmes des maux incalculables.

C'est pourquoi je vous conjure de revenir à vous et de sortir de cet engourdissement, avant que l'ivresse du désespoir ne vous ait conduit à une chute si dangereuse, de vous arracher à cette obsession diabolique, sinon d'une façon définitive, du moins d'une façon progressive et insensible. A mon avis, il vous en coûterait beaucoup moins de rompre d'un seul coup tous les liens qui, vous enlacent, et d'embrasser sur-le-champ les exercices de la pénitence. Si, toutefois, cette rupture soudaine vous semble trop malaisée, choisissez parmi les routes qui mènent à de meilleures mœurs celle que vous voudrez, à la condition que vous vous rapprochiez de la vie éternelle et que vous songiez à la mériter. Oh ! Je vous en prie, je vous le demande au nom de votre vertu d'autrefois, de votre fermeté d'autrefois dans le bien, que nous vous voyions remonter à la même hauteur, déployer la même constance. Ayez compassion de ceux pour qui vous avez été un sujet de scandale, de ceux qui sont tombés, de ceux qui se sont relâchés, de ceux enfin qui ont renoncé à rentrer dans le chemin de la vertu. Mais une sombre tristesse obscurcit le cœur de nos pères, tandis que la joie et l'allégresse règnent dans les réunions des infidèles et de ces jeunes gens dont la vie n'est qu'une longue oisiveté. Mais si vous reveniez à votre première régularité de vie, ce serait tout le contraire, notre honte deviendrait leur partage, et nous reprendrions une inébranlable assurance en voyant votre renommée et votre gloire couronnée d'une nouvelle splendeur. A des victoires pareilles sont attachés à la fois l'éclat et le bonheur. Outre la récompense réservée à vos bonnes actions, vous serez un exemple frappant, un sujet d'encouragement et de consolation pour vos frères, s'ils venaient à faire les mêmes chutes, et vous les aiderez de la sorte à se relever et à rentrer en eux-mêmes. Ne voyez pas en ceci un léger avantage, et ne plongez point nos âmes remplies de tristesse dans l'enfer; permettez-nous plutôt de respirer librement et de dissiper le sombre nuage dont votre malheur nous a couverts. Car nous ne songeons pas en ce moment à nos propres maux, nous ne gémissons que sur les vôtres. Consentez à ouvrir les yeux, à rentrer en vous-même, à prendre rang de nouveau dans l'armée des anges, et vous nous délivrerez de cette douleur, et vous effacerez une grande partie de nos prévarications, Que la pénitence confère aux pécheurs convertis une splendeur remarquable, plus remarquable souvent que celle des justes qui ne sont jamais tombés, nous vous l'avons prouvé par les divines Ecritures. C'est pour cela que les publicains et les courtisanes sont appelés à la possession du royaume des cieux; c'est pour cela que les derniers sont maintes fois placés avant les premiers.

17. Je vous entretiendrai d'un trait arrivé de nos jours, et dont vous pouvez avoir été vous-même témoin. Vous connaissez le jeune Phénir, fils d'Urbain, qui fut lassé de bonne heure orphelin et maître d'une fortune, d'un personnel de serviteurs et de domaines considérables. Dès qu'il a dit un adieu définitif aux études et aux écoles, il dépose ses riches vêtements, renonce à toute pompe mondaine, revêt un habit grossier, et, gagnant la solitude des montagnes, il déploie une sagesse non seulement telle qu'on eût pu l'attendre de son âge, mais telle qu'en déploient les hommes les plus sérieux et les plus éminents. Ayant été jugé digne ensuite de prendre part à la célébration des saints mystères, il se livra plus parfaitement encore à la vertu. Et tout le monde de se réjouir et de glorifier Dieu, à la vue de ce rejeton d'une race illustre qui, élevé dans l'opulence, foulait aux pieds, à un âge si tendre, tout faste mondain, et gravissait d'un pas rapide les véritables hauteurs. Il était dans ces dispositions et l'objet de l'admiration générale, lorsque des hommes perdus de mœurs, qui par droit de

PREMIÈRE EXHORTATION DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME A THÉODORE APRÈS SA CHUTE

parenté exerçaient sur lui une certaine tutelle, le ramenèrent sur les flots auxquels il s'était dérobé. Abandonnant tous ses bons desseins, il descendit des montagnes sur la place publique; on le vit depuis ce moment parcourir à cheval, suivi de nombreux serviteurs, la ville entière, et se refuser à toute pensée de sagesse. La volupté dont il respirait l'atmosphère émoussa son cœur, et il se jeta bientôt dans toutes sortes de folles amours. Parmi les gens qui le connaissaient, il n'y en avait aucun qui ne désespérât de son salut, tant il leur paraissait gravement compromis par l'essaim des adulateurs qui se pressaient autour de sa jeunesse opulente et privée de la direction paternelle. Cette classe d'hommes pour qui rien n'est aussi facile que de blâmer, accusaient ceux qui lui avaient inspiré tout d'abord l'amour de la vie monastique. Le voilà, disaient-ils, déchu de la vie spirituelle, incapable en même temps de jamais régir ses propres affaires; car ayant dû interrompre le cours de ses études, il n'a pu en retirer aucun fruit. Tandis qu'on tenait ces propos, et que le scandale devenait de plus en plus éclatant, de saints personnages qui avaient opéré souvent avec succès de semblables captures, et qui s'étaient convaincus par expérience qu'il ne faut jamais désespérer de ces âmes, lorsqu'on a pour armure la confiance en la bonté divine, prirent le parti d'épier l'instant où le jeune homme paraîtrait sur l'Agora, afin d'aller à sa rencontre et le saluer. Au commencement, pendant qu'ils marchaient à sa suite, il répondit du haut de son cheval à leurs observations, sans daigner même tourner sur eux ses regards. Mais ces hommes, dont le cœur ne respirait que tendresse et charité, ne firent aucune attention à ces procédés outrageants. Ils n'avaient en vue qu'une seule chose, d'arracher l'agneau à la fureur des loups, et, à force de patience, ils y réussirent. En effet, le jeune homme sortant à la fin comme d'un long égarement, et rentrant en lui-même, devint confus de tant de prévenances. Du plus loin qu'il les aperçut venir de son côté, il descendit de son cheval, et, la tête penchée, il écouta en silence leurs bons avis. Bientôt il eut encore pour eux plus d'égards et de respect, en sorte que, secondés par la grâce de Dieu, ces saints hommes le débarrassèrent insensiblement des filets dont il était entouré, et le ramenèrent à son ancienne solitude et à sa première sagesse. Telle est aujourd'hui la splendeur de sa vertu, que sa vie d'autrefois, comparée avec la vie qu'il mène depuis sa chute, en est complètement éclipsée. Ayant expérimenté par lui-même la séduction des choses humaines, il a distribué aux pauvres toutes ses richesses : à l'abri désormais de toutes les sollicitudes qu'elles entraînent, il a ravi par là il ses faux amis toute occasion de le circonvenir. Maintenant il suit le chemin du ciel, et il marche à grands pas vers la perfection de la vertu.

C'est dans sa jeunesse que l'individu dont je vous cite l'exemple fit cette chute et qu'il la répara. Un autre avait déjà répandu au désert bien des sueurs avec un seul compagnon pour toute société, il avait vécu de la vie des anges, et il touchait à sa vieillesse, lorsque je ne sais comment, prêtant l'oreille à une suggestion satanique, et donnant accès, par sa négligence, à l'esprit du mal dans son cœur, il fut pris tout à coup de l'amour des femmes, lui qui depuis qu'il avait embrassé la vie monastique, n'avait pas vu une seule femme. Il commença par demander à son compagnon qu'il lui servit du vin et des viandes, l'assurant que, s'il le lui refusait, il s'en allait sur-le-champ à la ville. S'il parlait sur ce ton, ce n'était pas qu'il désirât ce qu'il demandait; mais il cherchait uniquement une occasion et un prétexte pour quitter sa solitude. Son compagnon, surpris de ce langage, et craignant qu'un refus de sa part ne fût suivi de fâcheuses conséquences, se prêta pleinement à son caprice. Quand le premier vit son expédient inutile, il mit de côté toute honte, jeta son masque et déclara qu'il lui fallait absolument aller en ville. L'autre essaya de l'en détourner, mais vainement; il le laissa donc partir, sauf à le suivre pour découvrir le motif de sa résolution. L'ayant vu entrer dans une maison publique, et comprenant qu'il y allait trouver quelque courtisane, il attendit qu'il eût satisfait son inconcevable passion, et, dès qu'il le vit reparaitre, il le reçut à bras ouverts, le serra contre son cœur, le baisa tendrement, et sans lui reprocher aucunement son action criminelle, il le pria seulement, puisqu'il n'avait plus rien à désirer, de retourner dans sa solitude. Cette extrême bonté rendit confus son infortuné compagnon; touché jusqu'à l'âme, il déplora sa faiblesse et suivit son ami dans les montagnes. Quand il y fut arrivé, il le pria de le laisser dans une autre cellule, d'en fermer soigneusement les portes, de lui donner à certains jours un peu de pain et d'eau, et de répondre aux personnes qui s'informerait de lui qu'il n'était plus. Son ami accéda à ses vœux : le pénitent s'enferma donc dans sa cellule, où, par des prières, des larmes et des macérations continuelles, il travailla à purifier les souillures de son âme.

Peu de temps après, la sécheresse désolant la contrée et jetant dans l'affliction tous les habitants, l'un de ceux-ci fut averti en songe d'aller trouver le reclus et de le supplier qu'il voulût bien obtenir par ses prières la cessation du fléau. En conséquence, il part avec

PREMIÈRE EXHORTATION DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME A THÉODORE APRÈS SA CHUTE

quelques-uns de ses amis. N'apercevant que le compagnon de celui qu'ils venaient chercher, ils lui demandèrent de ses nouvelles et apprirent qu'il n'était plus. Persuadés qu'ils étaient trompés, ils recoururent à la prière, et ils reçurent par la même vision le même avertissement. Alors ils entourent celui qui les avait induits en erreur, et le pressent de leur faire voir son compagnon de solitude, assurant qu'il n'était pas mort et qu'il était plein de vie. En entendant ces paroles, le moine voyant qu'il ne pouvait pas pousser plus loin la fidélité de sa promesse, conduisit les suppliants à la cellule du pieux pénitent. Ils en renversent le mur, car il n'y avait aucune issue, ils entrent et, se prosternant aux pieds du reclus, ils lui racontent tout ce qui s'est passé, et le supplient de les délivrer de la famine. Il s'y refusa tout d'abord, disant qu'il était loin d'avoir en son intercession une telle confiance; car il avait son péché devant les yeux, comme s'il n'eût fait que de le commettre. Cependant après avoir exposé tout ce qui était arrivé, on obtint de lui qu'il se mettrait en prières; il peine eut-il prié que la sécheresse cessa.

Quant à l'histoire de ce jeune homme qui, après avoir été disciple de Jean, fils de Zébédée, renonça à la vie solitaire et resta longtemps chef d'une bande de voleurs; puis, tombant à son tour entre les mains pieuses du bienheureux vieillard, quitta les repaires et les antres des brigands pour embrasser de nouveau la vertu, vous ne l'ignorez certainement pas, et vous en connaissez aussi bien que nous tous les détails. Il me souvient de vous avoir entendu souvent admirer la condescendance extrême de l'Apôtre, baisant la main ensanglantée du jeune homme, le pressant contre sa poitrine, et le ramenant ainsi au bercail.

18. Et le bienheureux Paul n'accueillit-il pas avec tendresse après sa conversion, Onésime, ce fugitif, ce voleur, cet homme inutile; ne demanda-t-il pas à son maître de recevoir l'esclave repentant comme il eût reçu son maître dans la foi ? «J'intercède, lui dit-il, pour mon fils Onésime que j'ai enfanté dans les fers : il vous a été autrefois inutile, mais il vous sera maintenant utile à vous et à moi. Je vous le renvoie; recevez-le comme mes propres entrailles. J'avais voulu le retenir auprès de moi, afin qu'il me rendit quelque service en votre place dans les chaînes que je porte pour l'Evangile. Mais je n'ai rien voulu faire sans votre avis, désirant que cette bonne œuvre n'ait rien de contraint, mais soit parfaitement volontaire. Peut-être vous a-t-il quitté pour un temps afin que vous le reprissiez pour toujours, non plus comme un simple esclave, mais comme celui qui d'esclave est devenu un frère très cher, à moi en particulier, et beaucoup plus à vous, à qui il appartient et selon la chair et selon le Seigneur. Si donc vous me considérez comme étroitement uni à vous, recevez-le comme moi-même.» (Philemon 10,17) Il écrivait d'autre part aux Corinthiens : «Que je n'aie point à pleurer, à mon arrivée, sur plusieurs de ceux qui ont péché précédemment et qui n'ont pas fait pénitence ... Je vous l'ai déjà dit; et je vous le répète, poursuit-il plus bas; si je reviens parmi vous, je serai sans miséricorde.» (II Cor 12,21; 13,2) Voyez-vous quelles sont les âmes sur lesquelles l'Apôtre verse des larmes et auxquelles il refuse tout ménagement ? Ce ne sont point celles qui ont péché, mais celles qui n'ont point fait pénitence. Ce ne sont point même celles qui n'ont pas fait pénitence, mais celles qui, averties jusqu'à deux fois, n'ont eu aucun égard à ces observations. Ces paroles, «Je vous l'ai déjà dit, je vous le dis encore comme si j'étais présent; enfin, je vous l'écris, étant éloigné de vous,» indiquent simplement une chose que nous avons à craindre de voir se reproduire pour nous. Si Paul, qui tenait aux Corinthiens ce langage sévère, n'est point parmi nous, il y a le Christ, au nom duquel parlait l'Apôtre. Lui aussi sera pour nous sans miséricorde si nous persistons dans notre obstination, et il nous châtiara rigoureusement et dans la vie présente et dans la vie future.

«Prévenons sa présence par l'aveu de nos fautes;» (Ps 94,2) préparons nos cœurs devant lui : «Avez-vous péché, nous dit-il; ne commettez point de nouvelles fautes, et implorez le pardon de celles que vous avez à vous reprocher.» (Ec 21,1) «Le juste commence toujours par s'accuser lui-même.» (Pro 18,17) N'attendons pas qu'une voix accusatrice s'élève contre nous; remplissons nous-mêmes cet office par avance, et cette humilité nous obtiendra de la part du juge une plus grande indulgence. Vous avouez bien vos péchés, vous reconnaissez votre extrême misère : je ne l'ignore pas. Mais ce n'est pas là seulement ce que je veux; je désirerais vous voir persuadé que vous pouvez conquérir par là de nouveau la justice. Tant que vous vous bornerez à cet aveu, vous aurez beau vous accuser vous-même; vous ne réussirez pas à vous délivrer de vos péchés. Personne ne fait une chose avec l'ardeur et l'ordre convenables s'il n'est préalablement convaincu de l'utilité de son entreprise. La semence une fois jetée, le semeur ne récoltera pas s'il n'apprécie les avantages de la moisson. Qui consentirait jamais à se briser de fatigue, pour ne retirer de sa peine aucun profit ? Par conséquent, celui qui jette en semence ses paroles, sa confession et ses larmes, ne s'affranchira du péché qu'à la condition d'en concevoir la louable espérance; sans quoi il deviendrait la proie d'un désespoir funeste. De même, en effet, que le cultivateur qui

PREMIÈRE EXHORTATION DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME A THÉODORE APRÈS SA CHUTE

désespère de la récolte, ne prendra pas le soin de soustraire ses champs aux influences nuisibles; de même le fidèle qui sème ses aveux mêlés de larmes sans en espérer aucun avantage, ne parviendra pas à éloigner tout ce qui rend la pénitence inutile. Or, ce qui rend la pénitence inutile, c'est l'obstination dans le mal. «Un homme qui bâtit, et un autre qui renverse, est-il écrit, que recueilleront-ils sinon de la peine ? A celui qui après avoir touché un mort s'est purifié et qui le touche de nouveau, de quoi lui sert sa première purification ? Ainsi, l'homme qui jeûne après ses péchés et qui les commet de nouveau, qui exaucera sa prière ?» (Ec 34,28-31) C'est contre celui qui retourne de la justice au péché, que le Seigneur prépare son glaive. «De même que rien n'est repoussant comme le chien qui revient à son vomissement; de même rien n'est odieux comme l'insensé que sa malice ramène à ses anciens crimes.» (Pro 26,11)

Ne déclarez donc pas votre faute uniquement pour vous en accuser, mais pour vous en justifier au moyen de la pénitence; de la sorte vous pourrez vous servir de cet aveu pour déterminer votre âme à ne plus retomber dans le même précipice. On se condamne soi-même ouvertement : se qualifier de pécheurs, c'est un procédé que l'on trouve même chez les infidèles. Bien des hommes et des femmes de théâtre, éclairés sur l'infamie de leur condition, avouent leur misère, mais non avec l'intention qu'il faudrait. Aussi n'appellerai-je pas cela une confession. L'aveu de leurs fautes n'est accompagné ni d'une componction sincère, ni de larmes amères, ni d'un changement réel de conduite : ils ne visent qu'à obtenir par cette humble déclaration les louanges de ceux qui les écoutent. La gravité d'une faute paraît, en effet, bien différente, suivant qu'elle est déclarée par autrui ou par le coupable lui-même. Il y a aussi des hommes que l'excès du désespoir jette dans l'insensibilité; en sorte que, méprisant l'opinion de leurs semblables, ils publient effrontément leurs désordres comme s'il s'agissait des désordres d'autrui. Ce n'est point au nombre de ces gens-là que je désirerais vous voir; je ne voudrais pas davantage que votre confession fût le fruit du désespoir; mais que vous nourrissiez une espérance salutaire, que vous extirpiez de votre âme toutes les racines du sentiment opposé, et que votre conduite obéît à des inspirations différentes. Quelles sont les racines, quel est le principe de ce sentiment funeste ? La lâcheté. Que dis-je ? elle n'en est pas seulement la racine; elle en est de plus la nourrice et la mère. De même que la corruption des étoffes en laine y engendre la teigne, laquelle y développe à son tour la corruption; de même la lâcheté après avoir produit le désespoir, y trouve ensuite un aliment; de façon qu'ils sont l'un pour l'autre la cause réciproque d'un accroissement fatal, et d'un développement considérable. Retrancher et amputer l'un de ces principes sera donc le moyen de venir facilement à bout de l'autre. Ni celui qui repousse les suggestions de la lâcheté ne tombera dans le désespoir, ni celui qui ouvre son cœur à de saines espérances et qui le tient toujours haut et ferme, ne s'abandonnera à la lâcheté.

Désunissez-moi donc ce couple, brisez ce joug; je veux dire cette pensée aux faces diverses qui vous accable, car la pensée dans laquelle se résument ces deux principes, loin d'être uniforme, prend tous les aspects et tous les visages, En quoi consiste-t-elle ? Il arrive quelquefois à un homme repentant d'accomplir de nombreuses et de vertueuses actions, et puis de tomber dans un péché qui compromet tout ce bel édifice. C'est là une des choses les plus propres à fomenter le désespoir, parce qu'il semble que tout ce que nous avons élevé est détruit, et que toutes nos peines précédentes deviennent inutiles. Or il importe de réfléchir, et de repousser cette pensée que si nous n'opposons ultérieurement à ces fautes une somme de bonnes actions capables de les contrebalancer avantageusement, une perte inévitable devient notre triste partage. Nos bonnes œuvres, ne l'oublions pas, sont pareilles à une forte cuirasse qui émousse la pointe du javelot, prévient tout accident fâcheux, et qui, si elle est brisée elle-même, n'en a pas moins préservé le corps humain d'un grave danger. Quiconque emporte de cette vie un grand nombre d'œuvres bonnes et mauvaises, ne se trouvera pas sans espoir aucun en présence des châtiments et des supplices de la vie à venir; mais celui qui sera dépourvu de bonnes œuvres, souffrira des tortures inénarrables et sera voué à d'éternels châtiments. Une balance sera établie entre nos actions mauvaises et celles qui ne le sont pas. Ces dernières l'emporteront-elles, nous leur devons notre salut, et la malice du reste de nos œuvres ne sera pas suffisante pour changer notre destinée. Mais si nos œuvres mauvaises sont plus nombreuses, comme le poids de nos bonnes œuvres ne suffira pas à neutraliser l'impulsion violente des premières, nous serons condamnés au feu de l'enfer. Ces conclusions ne sont pas seulement le fruit de nos raisonnements privés; elles sont conformes aux enseignements divins. Le Seigneur, a dit l'Apôtre, «rendra à chacun selon ses œuvres.» (Rom 2,6) Du reste, ce n'est pas seulement dans l'enfer, mais dans le royaume des cieux pareillement que vous remarquerez des degrés différents. «Il y a, disait le Sauveur, plusieurs

PREMIÈRE EXHORTATION DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME A THÉODORE APRÈS SA CHUTE

places auprès de mon Père.» (Jn 12,2) «Autre est l'éclat du soleil, ajoute Paul, autre est l'éclat de la lune.» (II Cor 15,41) Serait-il étonnant qu'il allât jusqu'il préciser cette distinction, quand il dit au même endroit que les étoiles elles-mêmes diffèrent en clarté les unes des autres ?

Que ces vérités nous inspirent donc la résolution de ne jamais nous éloigner de la pratique des bonnes œuvres et, parce que nous ne pourrions pas nous élever à la hauteur de la lune, ne dédaignons pas la condition des étoiles, cultivons la vertu dans cette mesure et nous pourrions arriver au ciel. Quand nous n'atteindrions ni la valeur de l'or, ni celle des pierres précieuses, pourvu que nous ayons celle de l'argent, les fondements de l'édifice auront la solidité convenable. Veillons seulement à ne pas être de nouveau cette matière que le feu dévore aisément; si nous sommes incapables de grandes vertus, ne renonçons pas aux petites, car ce serait le comble de la démence. Loin de nous une pareille aberration. Comme les richesses matérielles, ainsi les richesses spirituelles croissent en proportion du soin que l'on met à ne pas négliger les plus petites occasions de profit. Il serait déraisonnable de vouloir, quand le souverain juge ne laissera même pas sans récompense un verre d'eau froide, que nous négligions complètement les petites choses, dès que nous ne pourrions pas en faire de grandes. Celui qui ne dédaigne pas les petites choses, n'en traitera les grandes que plus sérieusement. Celui qui néglige les unes, négligera également les autres. C'est afin de nous prémunir contre ce danger que le Christ a promis aux actions les plus communes une récompense magnifique. Quoi de plus simple que de visiter des malades ? et cependant c'est une action qui sera magnifiquement récompensée.

Ne repoussez donc pas la vie éternelle; mettez dans le Seigneur vos délices, et offrez-lui vos supplications. Prenez de nouveau ce joug suave; acceptez ce fardeau léger; rendez la fin digne du commencement; ne souffrez pas que tant de trésors soient perdus pour vous. Si vous continuez à irriter Dieu contre vous par votre conduite, vous vous perdez sans retour. Mais si, avant que le présent état de choses s'aggrave, avant que les moissons aient été entièrement submergées, vous barrez les conduits de l'iniquité, outre que vous réparerez toutes vos pertes, vous réaliserez des profits considérables. Pesez bien toutes ces raisons, arrachez-vous à la poussière, levez-vous du sol où vous êtes étendu, et vous serez pour l'ennemi un sujet de terreur. Il estimait, quand il vous a renversé, que vous ne vous relèveriez plus. Aussi, quand il vous verra lui montrer encore vos mains menaçantes, frappé de ce spectacle inattendu, il hésitera longtemps avant de renouveler ses attaques, et vous serez dans une sécurité qui vous mettra à l'abri de toute blessure semblable. Si les désastres d'autrui sont pour nous autant d'enseignements, à plus forte raison en sera-t-il ainsi de nos propres désastres. Oui, j'ai la confiance que ces enseignements ne vous seront pas inutiles; que Dieu aidant, votre gloire ne fera que briller d'un plus vif éclat, et que votre vertu vous élèvera bientôt au-dessus de vos frères. Seulement gardez-vous de toute pensée d'abattement et de désespoir. Voilà ce que, en toute circonstance, partout où je vous verrai, soit par moi, soit par autrui, je ne cesserai de vous rappeler. Prêtez l'oreille à ce conseil, et tout remède nouveau sera désormais inutile.